

**Les
souffrances
des
prisonniers
de guerre**

**en
14-18**

par Jean-Jules DUFOUR

Plaquette mise en ligne en janvier 2013 par et sur le site *eglise-romane-tohogne.be*
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Les textes et croquis qui constituent cette plaquette ont été extraits des fascicules (de 16 pages) n^{os} 82, 83 et 84 publiés hebdomadairement dès 1919 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers et intitulés «**LA GRANDE GUERRE**» (*histoire complète de la guerre, illustrée de nombreux portraits, gravures, cartes, photographies, etc., seule édition à bon marché ayant paru en Belgique qui donna l'histoire complète et anecdotique de la Grande Guerre - en tout : 120 numéros, 1.912 pages*).

En couverture : LE SUPPLICE DU POTEAU (dessin de l'auteur).

LES SOUFFRANCES DES PRISONNIERS DE GUERRE EN 14-18

Celui qui tombait aux mains des Allemands savait ce qui l'attendait. Les chroniques de la guerre foisonnent de récits d'atrocités qu'ils commirent à l'égard des prisonniers, tant civils que militaires.

Mais les supplices qu'ils infligèrent à ceux-ci ne leur semblaient pas assez raffinés; ils inventèrent encore une autre méthode. Ils instituèrent les commandos, où ils martyrisèrent les intellectuels parfois jusqu'à la mort, sous prétexte de représailles.

Le peintre-graveur français Jean-Jules Dufour (fils du poète Philippe D.) eut à souffrir de cette méthode et nous empruntons à son œuvre (1) les particularités suivantes :

(1) « Dans les camps de représailles », Paris, Hachette, 1918.

Des rumeurs courent le camp au sujet de « représailles ». En effet, depuis quelques jours, les journaux d'Allemagne fulminent rageusement contre la barbarie des Français. On nous reproche de ne pas amener sous le doux ciel de France les Allemands capturés au Cameroun et qui restent internés au Dahomey... Un adjudant, un feldwebel, aurait même été mangé par les nègres!...

Alors le peuple allemand crie vengeance; on ne peut pas manger de Français, mais il faut les faire souffrir, il faut, par des représailles terribles, épouvanter les familles qui, affolées, affoleront à son tour notre Gouvernement... Manœuvres obliques vers leur paix. Ces seigneurs de la guerre ne peuvent accepter d'avoir été vaincus là-bas, et l'idée que des Allemands sont prisonniers chez ces mêmes nègres qu'ils avaient asservis les met hors d'eux-mêmes.

Mille renseignements fantastiques, contradictoires, les « canards », enserrent le camp d'une trame de mystère, d'inconnu gros de menaces. Dans les bureaux, on a vu des listes: des signes cabalistiques devant certains noms. On doit choisir tous ceux qui, par leur situation, leurs parentés, peuvent faire pression; pour cela, les bureaux de la censure postale ont fouillé leurs fiches de renseignements, puisé dans nos correspondances, et donné des noms. Les haines particulières d'Allemands à Français vont se liquider dans les compagnies. Celui qui a été « repéré » est sûr de son affaire.

Ces nouvelles méthodes ne nous étonnent pas trop. Nous arrivons à bien connaître la mentalité allemande, non plus seulement celle de l'inférieur, instrument brutal et toujours passif, mais ici nous touchons aussi celle des supérieurs, des têtes qui dictent des idées directrices, dirigent des mouvements, créent des opinions, organisent des chantages.

La fourberie qui est le fond de toutes ces manœuvres répugne à notre franchise instinctive; la spontanéité du Latin se hérissé devant l'hypocrisie du Germain.

Voilà: les fameuses listes ont fonctionné; en grande solennité, les « représaillés » ont été désignés.

Tout mon groupe de camarades en est, avec moi. Avec stupéfaction, les Allemands constatent qu'il y a des volontaires pour ce départ: des camarades des popotes ne veulent pas se séparer.

Et alors une communication officielle nous a été faite.

« Le Gouvernement allemand ne peut tolérer plus longtemps les traitements infligés à ses nationaux prisonniers en Afrique. Il use de « représailles ». Ce n'est pas une systématique mesure de cruauté, mais une nécessité. Comme il ne peut nous expédier outre-mer, il va nous utiliser dans des contrées malsaines et marécageuses. Le travail et les traitements seront proportionnés au résultat à obtenir. Dès à présent, nous pouvons écrire à nos familles, à nos amis influents, afin que, pour le bien de tous, les Allemands ne soient plus internés en Afrique. Dans ces lettres, qui ne compteront pas dans le nombre réglementaire, nous pourrions dire les raisons de ces mesures, raconter ce qu'elles sont, mais en termes corrects. La censure laissera tout passer. »

Le départ est fixé pour le dimanche 13. Nous ignorons totalement la direction que nous prendrons. Nous envisageons toutes les hypothèses. Sur toutes les cartes, nous cherchons les régions de marécages. Nous avons pris notre parti de la situation; ce qui nous chagrine, c'est l'inquiétude de nos familles lorsqu'elles sauront... Mais nous sommes très gais. L'aventure nous semble drôle, maintenant; nous serons en bande, nous allons voir du pays, la monotonie de cette vie de camp est rompue.

Chacun fait ses paquets, une grande activité règne parmi nous. Il y a des bagages impressionnants. Des caisses où l'on empile tout, livres, papiers, souvenirs; des crochets qui sont surchargés. Ce soir, nous avons résolu de nous passer en revue, en grande tenue de départ, dans les baraques. Ça n'a été que chants et rires. Les sentinelles qui sont venues faire cesser le tapage sont restées stupéfaites. Notre gaieté dans cette circonstance étonne leur gros cerveau.

Dimanche 13 juin. — Nous avons été rassemblés, comptés et recomptés dans chaque compagnie. Les officiers nous ont passés en revue, curieux de nos figures. Une coquetterie nous donne à tous une allure parfaitement calme et souriante, et d'ailleurs nous ne nous en faisons pas du tout. Comme nous sommes des « représaillés », les sentinelles ne ménagent pas leurs brutalités. Maintenant, les groupes s'ébranlent et de tout le camp montent les cris affectueux, les « au revoir » de tous ceux qui restent, auxquels nous répondons à notre tour, et « Vive la France! » se répercute sur toutes nos baraques.

Nous sommes 2.000 environ. La colonne serpente sur la route qui borde le camp. Tous nos camarades sont aux grillades et leurs cris nous accompagnent longtemps. Nous ne prenons pas la route directe de la gare, mais nous allons traverser le camp d'instruction allemand. Il est grouillant de nouvelles recrues; quelques-unes sont déjà en uniforme, la plupart encore en civil avec le petit calot rond sur ta tête. Comme c'est dimanche, beaucoup de femmes, des enfants, partout des familles entières. Le long de la voie principale, des deux côtés, une haie compacte nous attend. Mais alors les premiers des nôtres qui ont vu, qui ont deviné, franchissant la grille, se redressent tout suants sous les bagages et, d'une seule voix, entonnent le « Chant du Départ ». Instinctivement, nous avons tous compris: de proche en proche, la colonne s'embrase, et, de toutes les poitrines, rythmant nos pas, le chant français monte, éclatant, à la face de ces Boches. Leurs sourires insolents sont tombés — ils ne saisissent pas. Les sentinelles s'agitent, inquiètes. Nous

chantons toujours. Mais un officier se précipite, vocifère. — Non, nos chants ne font pas partie du programme. Avec de grands cris, à coups de crosse, les sentinelles chargent dans nos rangs.

À la gare, un nouveau service de garde prend livraison de nous, et nous sommes empilés dans des wagons à bestiaux.

Quarante-huit heures de voyage. Nous sommes à Soltau, dans le Hanovre. Au milieu des sables, bordé partout d'une forêt de petits sapins, le camp immense hérissé ses innombrables poteaux électriques, ses hautes cheminées, comme une vaste usine.

Le camp compte un effectif de 22.000 à 25.000 hommes : 4.000 à 5.000 à peine sont là. Car ici, c'est un vaste réservoir qui alimente de travailleurs forcés tous les marais de la région. Depuis des mois, c'est le régime normal. On puise sans fin parmi les Français, et quand, au bout d'un certain temps, les malheureux, épuisés par le travail malsain, tout le jour dans l'eau croupissante, reviennent affaiblis, impotents, les jambes enflées, déformés de rhumatismes ou abattus par la pneumonie, de nouvelles fournées les remplacent, jusqu'à nouvel épuisement.

Plusieurs nous racontent la terrible vie. Les souffrances inouïes, avec une discipline de bagne, sans nourriture suffisante, pendant les saisons froides, et maintenant, avec les chaleurs, ce sont les rondes infernales de moustiques qui, dans la puanteur des vases, les harcèlent.

Nous précédant, de nombreux détachements, venus de différents camps, ont déjà été répartis dans la région de travail.

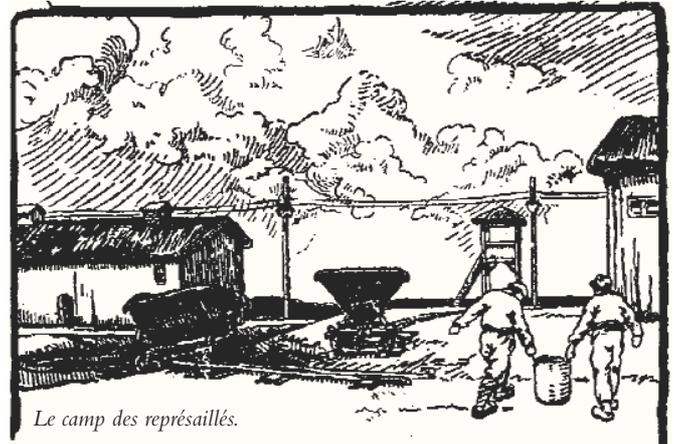
Et qui sait, quand on réfléchit à ce mépris qu'ils ont de nos santés physiques, quand on songe au froid, aux affaiblissements de l'hiver passé, aux souffrances de ceux qui travaillent, mal nourris, dans les exploitations minières, jusqu'à l'épuisement animal, qui sait s'ils ne préméditent pas ainsi l'affaiblissement irrémédiable des prisonniers, qui les jettera ensuite sans résistance dans les baraques de lazaret, en proie à la tuberculose, crevant comme des chiens ?

17 juin. — Nous avons laissé le chemin de fer à la lisière des marécages. Puis 22 kilomètres dans les sables, chargés de nos bagages, nous ont anéantis. La marche allemande ne connaît pas la halte horaire, on va tant qu'on peut. La colonne s'est allongée, distendue, beaucoup, sont faibles — les traîneurs nombreux. Mais il est impossible de s'arrêter. Une arrière-garde de sentinelles se démène et aboie sans cesse, la crosse en avant. Celui qui tombe ou qui, exténué, tente de se reposer, est vite relevé à grands coups. Et de la colonne excédée montent des cris, et tous nous nous affalons pour quelques minutes. Le sous-officier allemand qui conduit le détachement court partout, hurlant en français : « Vous, mourir ici. Allemands mangés dans Africa ». Les sentinelles répètent : « Africa, Africa ». Devant les baïonnettes, on repart cahotant. Depuis plus d'une heure, nous apercevons les toits de nos baraquements, toujours ils semblent s'éloigner.

Trois des nôtres, à bout, sont tombés sans connaissance, la tête la première, dans le marais qui borde le chemin. On les traîne, comme on peut, ce sont des loques.

Nous sommes arrivés à ce camp de « représailles ». Ilot de sable émergeant des marais. Tout alentour, à perte de

vue, l'eau, la vase, un sol élastique, spongieux, où poussent seulement les bruyères. Une trentaine de kilomètres, et c'est la mer. Parfois de grands coups de vent nous viennent du large. À l'horizon, deux hangars doublés de zeppelins, vers G... Le camp est neuf, les Russes qui l'ont construit sont encore là, empilés comme du bétail dans un coin, derrière des fils de fer. Ils sont faméliques. Leurs yeux fiévreux brillent, et ils vont furetant partout, se jetant comme des loups sur les têtes de hareng, les fonds de gamelle, tous les détritiques de nourriture ! Ils nous font comprendre que la faim les martyrise depuis longtemps.



Nous allons tous au travail, sous-officiers et soldats. Onze heures de présence, sur le terrain. Des corvées creusent des tranchées d'assèchement où, dès quelques centimètres, l'eau arrive ; alors on enfonce dans la vase jusqu'aux genoux. D'autres groupes tracent des voies, défrichant et avec une houe déracinant les bruyères. Tant de mètres doivent être faits, par équipe et par heure. On est maintenu au travail jusqu'à l'achèvement de la tâche fixée ; les coups de crosse bardent en conséquence ! C'est l'argument décisif et constant. D'autres encore remuent la vase noirâtre et l'étaient. C'est une puanteur étouffante. Et les moustiques dansent autour de nous et piquent sans trêve. Vers le soir, quand le soleil se couche, ils sont pris d'une sorte de furie. Chacun alors s'entortille la tête de linges, de papier...

Il y a, surveillant le travail, un civil et un militaire rivalisant de zèle. Tous deux arpentent le terrain, armés de jumelles, s'embusquant et épiaient les équipes de travailleurs, les sentinelles, et s'épiaient aussi mutuellement, aux quatre coins du vaste marais. Ce régime de mouchardage réciproque aggrave encore notre situation. Les sentinelles, par crainte, nous harcèlent sans arrêt et toute nonchalance est punie. Les heures sont atrocement lentes. Une sensation de déchéance, comme une animalisation aux mains de ces brutes criantes, nous écrase, peu à peu nous paralyse comme une chape de plomb. Il nous faut essayer de nous engourdir, aller toujours du même geste machinal, animal, la pensée annihilée. Mais bientôt la faim, la fatigue nous rendent conscience de notre état. Malgré soi, à chaque minute, on vérifie l'heure, chaque fois amèrement déçu de la cruelle lenteur du temps. Le soir, on réagit et, sans vouloir songer au lendemain, on va très loin en avant dans l'avenir, et chacun se console avec de beaux rêves.

Nous n'avons encore ni lettres, ni colis. La faim nous tenaille. La pitance est absolument liquide, pas nourrissante et, aussi, immangeable. Il y a souvent de cet « agouma », bouillie de farine très claire, dont il faut se distendre l'es-

tomac; une heure après, la faim est là de nouveau. Une soupe de marrons et de vieilles poires cuites à l'eau où surnage une croûte d'asticots, est particulièrement répugnante. Chaque semaine, on attend avec impatience les trois seuls repas mangeables: le hareng, la soupe aux peaux et aux œufs de morue et les pommes de terre. Mais alors, la quantité diminue et les portions sont légères.

Nous sommes entassés dans six petites baraques, à raison de 1.200 hommes. Une seule paroi de planches disjointes qui laisse passer les bises nocturnes. Les systèmes de bat-flancs sont à trois étages — en bas, à même le plancher — premier et deuxième étage, où il faut grimper comme un singe le long de poutrelles branlantes. Les places sont si exigües qu'on se trouve flanc à flanc, et tout est si bas de plafond qu'on ne peut même pas s'asseoir. Peu de fenêtres, aucun système d'éclairage. L'obscurité est absolue presque partout. Le sable, la vase séchée filtrent de toutes parts; on vit dans une poussière rousse et malsaine qui nous déchire la poitrine, et nous toussons sans répit.

14 juillet. — C'est aujourd'hui le 14 juillet. Nous avons demandé à ne pas travailler. Refus catégorique. Ce matin, pour partir au travail, chacun avait arboré une petite cocarde à nos trois couleurs. Accès de fureur chez toutes nos sentinelles qui ont voulu arracher ces insignes, remplacés aussitôt que disparus. Lutte, cris et coups. Mais l'officier en fait interdire le port. Au départ de une heure, nouvelle tentative, nouveaux coups et distribution générale de prison et de poteau. Le soir, nous sommes revenus avec des brassées de bruyère, des feuillages dont nous avons enguirlandé nos bat-flancs.

Puis, après le jus, dans l'obscurité, on a dit des monologues, chanté des chants patriotiques. Les sentinelles, plusieurs fois, ont fait irruption en force, chacun s'est aplati sur la paille. Il nous est d'ailleurs interdit de sortir, et nous sommes menacés, si nous continuons, des pires punitions. Mais, vers onze heures, de toutes les baraques, nos 1.200 voix ont entonné une «Marsaillaise» farouche... La France a été avec nous, ce soir... puis chacun, dans son trou noir, a rêvé à l'avenir, à l'avenir plus grand. Toutes nos âmes, tous nos cœurs, et les plus simples, exilés et mortifiés, se sont fondus, se sont unis en songeant à nos familles, à nos villages, à nos gloires, à notre Patrie. Un grand amour instinctif nous a embrasés. Une même haine de la race brutale nous a étreints; des voix ont chuchoté longtemps dans la nuit... Ainsi s'est passé ce 14 juillet sur terre allemande...

On trouve beaucoup de vipères. Des bandes de hérons fréquentent le marais; nous en avons adopté un, blessé, qui reste maintenant près de notre baraque. Des jeunes sont venus le rejoindre. Nous on avons mangé trois. Ce n'est pas fameux.

La vie de travail excédant continue et la faim augmente toujours: vent aigre, pluie. Le soleil ne se montre plus. Une buée lourde, humide, rampe partout. Les moustiques tourbillonnent par myriades. Quel que temps qu'il fasse, le travail n'est jamais interrompu. On craint une épidémie de diphtérie. Plusieurs cas ont été expédiés au loin dans un hôpital.

Il nous est arrivé un vieux chien de quartier prussien, mi-adjutant, mi-lieutenant, à voix tonitruante. Il exige, aux rassemblements, les commandements en allemand, lui aussi. Par tous les moyens, nous protestons et renâclons.

Mais il sait se dissimuler derrière les baraques, il épie les groupes, et tout à coup bondit derrière nous, hurlant, son grand sabre dans les jambes, saisit au collet, bourre de coups de poing au hasard ceux qui remuent; les sentinelles s'en mêlent et, chaque soir, une dizaine de nous couchent en prison, ou font quelques heures de poteau. Ce sont des séances auxquelles nous nous habituons mal, mais qui finissent par être comiques. Il nous faut bien trouver un élément de gaîté dans les pires situations. C'est une ressource de notre tempérament. À ce moment, généralement, notre héron apprivoisé arrive et, profitant du calme relatif qui règne dans le camp, passe gravement sur le front de chaque compagnie rassemblée, désarticulant lentement ses longues pattes grêles et balançant son long cou, à la recherche de sa pâture.

La proximité de la mer et surtout de la frontière hollandaise hante les esprits. La réussite de quelques évasions, connues à S..., stimule bien des espoirs. En secret, les plans s'élaborent, et quelles mystérieuses ressources nous transportons dans nos bagages, en dépit de toutes les fouilles et de toutes les défiances! On a su se procurer cartes, boussoles, lampes; des réserves de vivres ont été constituées dans ce but et que la faim a toujours respectées. Il y a deux méthodes: l'évasion par chemin de fer, ou à pied. Ceux qui parlent la langue utilisent la première. Ils s'habillent alors en civil, et on voit surgir des complets, des costumes touristes qu'on a pu sauver des larges badigeonnages de peinture à l'huile que les Allemands appliquent sur tous vêtements non militaires que nous recevons de France. L'ingéniosité des tailleurs est riche en ressources; et, perdus au milieu des marais, le plus misérable d'entre nous peut se transformer en gentleman. Des sommes d'argent en monnaie allemande ont été réservées, malgré les investigations, malgré l'échange obligatoire, à notre arrivée ici, de cette monnaie contre du papier en forme de timbres-poste, qui n'a cours que dans le camp.

Celui qui tente la chance à pied part en paysan ou en ouvrier, avec des provisions de bouche. Il ne devra marcher que la nuit, et la grande difficulté pour atteindre la Hollande, est la traversée de la Weser qui est fort large. Les départs s'effectuent des lieux de travail, malgré toutes les précautions allemandes. Pendant plus d'un mois, par groupe de deux, chaque semaine, dix ou huit camarades s'évadent. Il en est qui se sont fait prendre à la frontière danoise, d'autres près de la Hollande; on dit que l'un d'eux s'est noyé, d'autres se sont embourbés, perdus dans les marécages... Aucun n'a réussi. Vingt et un jours de prison au pain et à l'eau terminent l'aventure, après quatre ou six heures de poteau. Pour les premiers repris, en les attachant, les Allemands ont voulu tenter une correction en public, un passage à tabac; mais tout le camp en cercle, assistant à l'exécution, a poussé de tels hurlements, que le service de garde est intervenu, chargeant. Les crosses et les plats de baïonnettes ont marqué.

Le régime se fait plus âpre. Il est interdit de fumer. Au travail, les sentinelles sont plus obsédantes encore et quelle âme de garde-chiourme ont naturellement ces brutes! De tout le jour, ils ne cessent de nous harceler, ne se fatiguant jamais de leurs perpétuels aboiements. Et il faut bien travailler, ne serait-ce que pour faire taire, ne plus entendre, un moment, ces voix atroces! Et puis, la crosse intervient toujours en cas de nonchalance ou de résistance. D'ailleurs,

nous sommes payés 10 pfennigs par jour; et, fort de ce principe, l'entrepreneur civil veut tout exiger de nous. Nous rentrons le soir, excédés, fourbus comme des bêtes mornes.

Les paquets arrivent enfin. Ils se sont accumulés avec le retard et leur quantité stupéfie les Allemands. Mais les chaux, la pluie les ont avariés: le pain est complètement moisi, le chocolat, les viandes aussi. Seules les conserves bien fermées sont bonnes. Et c'est un crève-cœur de jeter tant de choses quand la faim vous vrille le ventre. Les Allemands n'en reviennent pas, de tant de richesses! Les lettres nous rejoignent aussi. Nos parents sont au courant de notre situation.

Quelques articles de journaux à notre sujet, cachés dans les paquets, nous parviennent. La manœuvre allemande y est dévoilée. On va prendre des mesures. Et cela, nous donne de grandes espérances...

Mais les événements de Russie nous angoissent sans que nous en convenions. Tous les soirs en rentrant du travail, sur un grand tableau noir, dans le camp allemand, nous lisons la chute de quelque place forte polonaise, le nombre des prisonniers, le butin. On veut rester incrédule, soupçonnant le mensonge mais cependant?...

Hier, le bulletin annonçait la prise de 40 canons. En passant, nous ajoutons avec la craie deux zéros — en voilà 4.000 —. Après la soupe, de l'autre côté du grillage, des groupes de sentinelles devant le tableau commentent la merveilleuse nouvelle. Mais le soir, pour nous, contre-appel général. L'officier arrive, tonnant et hurlant. Il réclame le coupable de ce crime de lèse-respect. Il faut le lui nommer. Personne. Alors l'Allemand ne comprend plus. Pourquoi ne pas dénoncer la brebis galeuse? C'est si simple... Nous faisons répondre que les Français ne se vendent jamais. Incrédulité... Dix par compagnie, pris au hasard, seront punis très sévèrement. Pas de résultat. Nos Boches sont dans la stupéfaction, car la délation, entre eux, est chose admise et parfaitement louable...



Cette retraite russe nous encafarde vraiment. Varsovie est tombée. Les Allemands exultent, les drapeaux sont hisés. Les Russes anéantis, dans deux mois ils écraseront la France et l'Angleterre et seront à Paris à l'automne. C'est simple, la joie les rend communicatifs; ils s'affirment tous social-démocrates, font risette aux «camarades français», car pour eux, tous les Français sont «socialistes», sauf quelques détestables «capitalistes». Et pour donner plus de chaleur à leurs protestations de bons sentiments, ils sifflotent l'air de notre «Marseillaise» qu'ils ont adapté à un chant révolutionnaire. Puis, «après la guerre», Allemands et Français, seront «camarades». On fera une grande al-

liance. La monstrueuse illusion est commune à tous ces cerveaux. Leurs lourdes grâces de brutes, leur hypocrite et cynique bonhomie nous lèvent le cœur. Nous leur répondons par l'ironie, notre seule arme, mais ils ne comprennent pas. D'ailleurs, qu'un modeste gradé vienne donner de la voix, aussitôt les crosses sont en avant, et la brute reparaît au milieu du couplet sentimental.

Un peu par bravade, nous leur affirmons que certainement, la guerre durera encore deux ans, que, dans toutes nos lettres, on nous en avertit. Mais au fond de nous-mêmes, nous espérons, nous sommes sûrs qu'on les battra avant.

Mais que des prisonniers, un peuple vaincu, ou presque, osent leur dire cela, ils en sont ahuris.»

Finalement, on les ramena au camp de Soltau, mais pour une courte durée. Les Allemands trouvèrent que le système de représailles répondait à un besoin de leur caractère et résolurent de refaire un choix parmi les intellectuels, à Soltau et dans les autres camps.

Cette fois-ci, notre ami Dufour fut envoyé au front russe.

Après une semaine de souffrances inouïes, ils arrivèrent dans un désert où ils durent loger dans un trou d'étable avec des chiens.

Nous laissons la parole à Dufour:

«23 avril 1916. — Pâques. — Dès le jour, des aboiements frénétiques nous tirent de notre torpeur: un caporal boche, dans l'encadrement de la porte, c'est lui qui jappe de cette voix de fausse, qui se crispe. Les mains derrière le dos, maigrelet, la figure toute travaillée de tics nerveux, les yeux luisants, la barbiche noire en pointe, il semble un diabolotin exaspéré. Derrière lui, un lourd colosse, les mains aux genoux, se dandine comme un chimpanzé, la face barrée d'un long nez rouge, derrière lequel s'embusquent deux petits yeux bridés de cochon. De temps en temps, il pousse un grand cri, car lui aussi est caporal. Les sentinelles font le cercle; ce réveil n'est pas engageant. Il faut sortir.

Mais le maudit diabolotin se met à distribuer à droite et à gauche des coups de botte dans les jambes de ceux qui se trouvent près de la porte et qui, sous les coups, menacent à leur tour. Il y a des cris parmi nous. Mais des Boches ont dégainé, les sentinelles mettent baïonnette au canon, et il est sage de sortir vivement. Nous sommes très énervés. Nous n'avons pas envie de nous laisser mener à coups de trique.

Nous sommes comptés et formés en corvées de nettoyage, corvées de bois, etc. On va aménager l'étable, en cantonnement. Deux cuisiniers sont désignés pour préparer, à la cuisine roulante, qui nous est affectée, le jus que nous prendrons au retour.

Nous partons au bois. Une autre baraque à cent mètres de la nôtre est entourée de fils de fer. Des Français l'occupent, circulent dans l'enclos; il y a des civils et nous apercevons avec stupéfaction la soutane de deux curés. Les sentinelles veillent à ce que nous ne puissions nous parler, mais on se fait bonjour, et c'est tout.

De la neige fondue dans tous les trous, des nappes d'eau partout. Le pays est doucement ondulé, autour de l'horizon se dresse la ceinture de forêts. Des villages sont disséminés; de grands sapins dans la plaine tendent leurs bras

maigres. Pas une note de couleur, tout est gris et triste. Nous passons entre des maisons de bois. Aux fenêtres, des vieux sordides, longues barbes et lévites noires ; ce sont des juifs. Le nez dans leurs livres de prières, le long des vitres ils psalmodient d'une voix égale, restent indifférents à notre passage : la mélodie étrange nous poursuit. Des inscriptions allemandes partout. Des convois sont parqués. Quelques filles, brunes, au type oriental, encore des juives, rien avec des soldats. Tout cela nous étonne. Qu'est-ce qui est russe là-dedans ? Nous sommes bien des étrangers ici. Une mélancolie nous étroit.

Des sapins de quatre à cinq mètres sont abattus. Par deux, nous voulons les emporter. Algarade. Chacun doit se charger d'un tronc d'arbre. C'est terriblement lourd à l'épaule. La baraque, maintenant, est vidée de son fumier. On commence à y construire des bat-flancs à trois étages ! Les troncs de sapins mis en terre, de gros fils d'acier barbelé de tranchées sont tendus en tous sens, réservant un espace où nous pouvons à peine tenir rassemblés. On creuse une feuillée. De petites niches en planches seront les prisons. L'Hystérique arrive. Rassemblement. Nous lui présentons une réclamation, au sujet des coups de ce matin. Oh ! quelle scène, quels cris ! La voix étranglée de colère, il dicte les ordres à l'interprète.

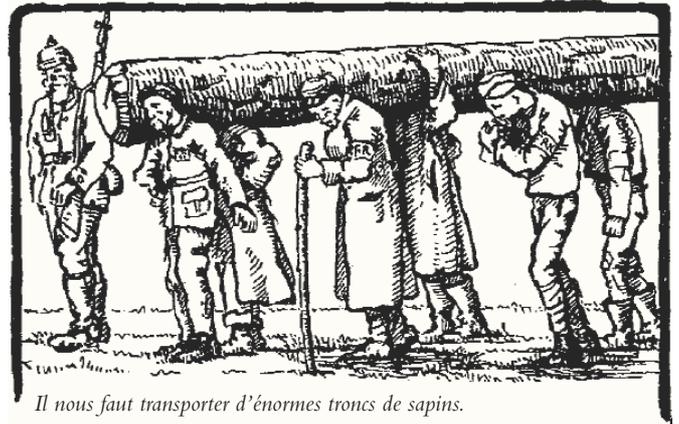
« Qu'est-ce que c'est ! Nous osons réclamer ! Pensons-nous être les maîtres ici ? Que nous sachions bien, une fois pour toutes, que nous sommes dans la zone des armées, régis par la loi martiale allemande. Aucune réclamation n'est acceptée. Et d'ailleurs, tout ce qu'un soldat, un gradé allemand peut faire, est bien, sans réclamation possible. Des ordres spéciaux nous concernent, de la dernière sévérité, et lui, officier commandant, se charge de les appliquer à la lettre. Nous devons obéir de la façon la plus absolue à tous les ordres de tous les Allemands, sans murmurer. Il y aura par cinq prisonniers une sentinelle pour la surveillance, et toute tentative d'insubordination sera réprimée par tous les moyens, avec la dernière rigueur. La discipline, il s'en charge, il connaît ça, nous ne serons pas les premiers Français qu'il matra ! Pour le travail, nous sommes à la disposition du génie, qui usera de nous à son gré. Aujourd'hui, doit être terminé l'aménagement de la baraque. Demain matin, départ pour le travail à cinq heures, après le jus. À midi, une heure de repos et la soupe sur place. Le soir, on quitte le chantier à six heures. Et il nous est interdit de fumer, de rire, de chanter, de s'amuser, de jouer aux cartes et de lire, sous peine de punition sévère. Aucun rapport avec la population ne sera toléré. Défense de nous raser et de nous laver, il est bon que nous ayons des poux. »

Nous avons entendu sans sourciller ; mais, au fond de nous-mêmes, nous sentons se lever un dégoût et une haine atroces. Et il nous faut adopter l'âme des grands jours, nous cuirasser de patience. Nous sentons que pour ces brutes nous ne serons plus des hommes, mais des êtres indéterminés, des « représsaillés » envers qui tout est permis. Eh bien, nous subissons ! mais la flamme sacrée, nous l'entre-tiendrons jalousement dans nos cœurs endoloris.

Nous fabriquons activement notre prison, car ce soir il faudra bien nous coucher, dormir un peu, nous sommes tellement fatigués ! Une grande église de briques roses, au loin, nous envoie quelques volées de cloches, qui nous arrivent assourdies comme pour ne pas nous faire mal en réveillant trop de souvenirs assoupis en nous.

Il y a des chrétiens qui prient là-bas, la foi aux lèvres. Nous sommes sur les confins de la Lithuanie et de la Pologne, pays catholique. Que de femmes doivent y pleurer sur leurs souffrances. Nous ne voulons pas être tristes, mais, tout de même, c'est Pâques aujourd'hui...

Au travail. — Pendant toute la journée, douze heures, nous avons transporté de la forêt à la gare d'énormes troncs de sapins : trois voyages le matin, quatre le soir. Ces arbres mesurent de douze à quinze mètres de long et pèsent de six cents à huit cents kilogrammes.



Il nous faut transporter d'énormes troncs de sapins.

À huit hommes seulement par arbre, c'est une atroce souffrance ; il faut marcher trois ou quatre kilomètres dans les prés et les marécages. Il y a des moments effrayants, où l'on sent son squelette s'effondrer sous le poids. Toutes les défaillances ont été relevées à coups de crosse. À la gare, ces arbres servent à faire des plans inclinés, de grands quais pour le débarquement de l'artillerie. Une équipe de soldats russes était occupée à décharger des obus !

Quelle pitié, demain ces mêmes obus éclateront sur leurs propres tranchées ! Un train complet, chargé de rails à voies étroites pour chemin de fer de campagne, vient d'arriver. On garde la moitié des nôtres cette nuit pour le déchargement, avec promesse de repos pour le lendemain. Le long de la route, en rentrant, nous avons décidé de refuser le travail demain. Construire des quais militaires, décharger des rails, c'est travailler pour la guerre. Après-demain nous déchargerons des obus, comme ces malheureux Russes ; nous creuserons des tranchées. Ils n'ont pas le droit. Ne nous laissons pas faire, c'est décidé.

Tout le monde est reparti ce matin, malgré la promesse de repos faite la veille. La moitié de l'équipe reste encore aux rails, mais nous savons qu'elle refusera le travail.

Aussitôt arrivés à la forêt, nous nous asseyons. Étonnement et grands cris des sentinelles. Après explication des interprètes, ordre absolu de travailler. Refus catégorique. Stupeur boche et coups de crosse. Immobiles, les dents serrées, nous ne bougeons pas, car nous sentons bien que le moindre geste est attendu et provoquerait l'irréparable. Toutes décontenancées, les brutes palabrent, et l'une d'elles s'en va là-bas rendre compte. Nous sommes menés au grand soleil, les pieds dans les marécages, et devons rester debout. Nos idées se sont figées dans l'attente. Il va y avoir du grabuge, mais il faut tout risquer pour ne pas nous laisser faire. Nous sommes révoltés à la pensée de travailler contre les nôtres, contre nos alliés.

Un jeune médecin allemand, à la figure poupine, et une infirmière qui batifolent sur la route, viennent s'informer

de nous, puis, l'un contre l'autre, s'installent pour voir ce qui va se passer...

C'est l'heure de la soupe. Sommes toujours là. Les sentinelles commencent à la trouver mauvaise. Au loin, le cheval blanc de l'Hystérique. Les Boches ravivent leurs cris et leur colère pour se montrer à l'officier en gardiens vigilants. Le voilà, les yeux ronds, hagards, le corps secoué de spasmes. Tout de suite, il écume littéralement, la bave aux lèvres :

« Pourquoi ne travaillez-vous pas ? Sentinelles, pourquoi ne faites-vous pas travailler ces « maudits chiens » immédiatement ? Abattez-les, abattez-les comme de « maudits cochons » qu'ils sont ! Je vous l'ordonne. La rébellion sera punie de mort. »

Malgré tout, le cœur serré, nous ne bougeons pas. De grands coups de crosse sur les échines ont déjà sonné. Les interprètes tentent d'expliquer nos raisons : il a un cri sauvage :

« Ah ! Ah ! Ils sont comiques ! Il faut travailler. Tout de suite. Tout le temps jusqu'à crever ! Trois, trois, prenez-en trois, ceux-là, ces « crapules ». Vous aurez un exemple. »

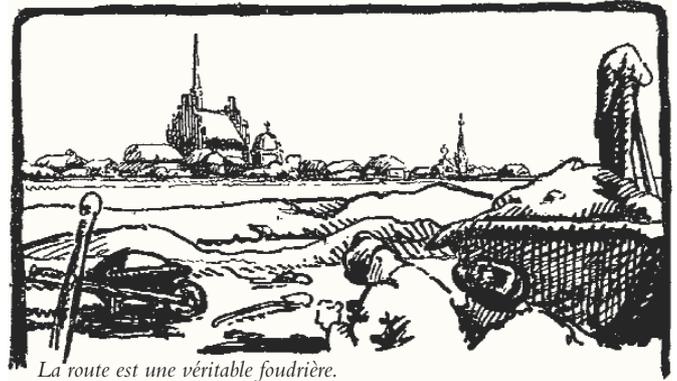
Il désigne au hasard trois de nos camarades, qui sont bousculés jusqu'à un arbre comme à un pilori. Il pousse son cheval au milieu de nous et nous cingle à grands coups de cravache, en hurlant. Les sentinelles ont manœuvré la culasse des fusils. Ils ont dégainé ; quelques-uns nous chargent, le fusil au bout des mains, par le canon, comme une massue. Des nôtres sont tombés, étourdis ; ils sont relevés à coups de bottes. Alors une grande détresse nous saisit. Résister ! Que faire ? Nous sommes impuissants contre ces brutes déchaînées, qui nous refoulent dans la forêt. Soumis à l'arbitraire le plus absolu, nous ne pouvons espérer en aucun sentiment d'humanité ou de justice. Impossible de lutter, désarmés, contre la « Force ». Nous ruserons... Quand nous ressortons, pliés, sous les sapins, la rage, la haine au cœur, poussés par la meute, nos trois camarades ont été emmenés...

Riant très fort, l'Hystérique, le jeune médecin et l'infirmière nous suivent quelque temps, s'amusent de nous, et on entend de grands rires de femme chatouillée qui s'éloignent sous bois...

À la gare, la corvée de rails a été, comme nous, contrainte au travail par les coups. Les officiers de la direction du génie sont là. Encore des cris, des insultes, des menaces. Nous travaillerons jusque dans la nuit, sans manger.

... Depuis une semaine, nous allons travailler à une douzaine de kilomètres de notre baraque, sur une route, véritable fondrière qui chemine dans la plaine sablonneuse et marécageuse. Sans arrêt, d'un bois voisin nous transportons des fascines de branches de sapins, des troncs d'arbres ; puis, dans la boue jusqu'à mi-jambes, nous les entassons dans le cloaque qui les engloutit. Le soir, nous sommes fourbus, les jointures enflées et douloureuses. Chacun a beaucoup maigri et sent ses forces diminuer. La soupe est une eau claire où nagent quelques peaux de pommes de terre et des bribes de viande de conserve. La faim possède nos entrailles. Les quelques vivres apportés avec nous sont dévorés depuis longtemps. Le besoin de manger nous obsède.

Le printemps ne vibre pas sur les branches des arbres ; cependant, le soleil darde pendant la journée. Nous avons



La route est une véritable fondrière.

la bonne fortune, dans la campagne, de trouver encore de grandes mares d'eau ; c'est alors une joie de pouvoir se laver et boire. Boire, c'est un peu l'illusion de se remplir l'estomac. Mais encore faut-il que les sentinelles ne nous voient pas, car c'est « défendu » ! Quand notre colonne arrive le matin, déjà lassée par la marche, de loin nous entendons les crapauds qui flûtent au bord des mares. Des centaines de voix claires et graves rythment notre travail, se taisent au moment du grand soleil, puis reprennent vers le soir et nous accompagnent encore avec la nuit qui vient. Partout autour de nous, toutes ces notes égales sonnent sur la campagne vide, comme de courtes plaintes lamentables, désespérées, qui trouvent leur écho dans nos cœurs.

C'est vraiment une angoisse de nous demander ce que nous allons devenir avec le régime d'affamement que nous subissons, et le travail physique auquel nous sommes contraints.

Notre ordinaire ne touche plus de pommes de terre. On appelait ainsi pompeusement les pelures, desséchées et comprimées, que le cuisinier recevait en sac. Par semaine, nous n'avons que trois repas un peu consistants : l'orge bouillie, le riz à l'eau : environ 100 grammes par homme, avec quelques filaments de viande de conserve et de gros pois chiches très durs, parfaitement indigestes.

Les autres soupes sont absolument liquides, c'est la semoule ou du blé cuit, la julienne et les flocons d'avoine à raison de 13 grammes par homme. Chacun au fond de sa gamelle n'en trouve pas la valeur d'une cuillerée. Il est vrai que ce jour-là nous devons toucher par tête 18 grammes de sel. Il est « prévu » par homme et par jour de 12 à 15 grammes de graisse de conserve. Tous les soirs, « jus » et deux fois par semaine, une cuillerée de marmelade : 25 à 30 grammes, et un demi-hareng. Ce dernier est un vrai bonheur. On le mange tel quel, tout cru, sortant de la saumure. Il est impossible de le laver, car nous n'avons pas d'eau. D'ailleurs, notre organisme éprouve un tel besoin de matières grasses que nous avalons tout, tête, peaux et tripes, les yeux fermés... afin de n'en rien perdre...

La question des gamelles a été un grave problème. À notre arrivée, rien ne nous a été distribué. Il a fallu dans des bouts de bois, nous tailler des semblants de cuillers, et dénicher, dans des tas d'ordures, de vieilles boîtes à conserve, de vieux pots ébréchés, innommables, que nous emportons maintenant toujours avec nous, attachés par une ficelle à la ceinture.

Une de nos brutes de sentinelles ne manque jamais, lorsqu'il aperçoit sur l'un de nous un de ces malheureux pots, de nous heurter et de le briser d'un coup de crosse, comme par maladresse. Alors ce sont d'énormes rires. Une

sourde révolte nous crispe, mais surtout l'inquiétude de ne pouvoir nous procurer un nouveau récipient empoisonne la journée et nous fait trouver la vie mauvaise.

Les Russes qui travaillent près de nous subissent un traitement moins violent que le nôtre : ils ne sont pas en «représailles». Ils habitent une sorte de camp, possèdent chacun une toile de tente pour les jours de pluie, et ont le droit d'acheter des vivres aux habitants ; mais pour le travail c'est le même régime. Quand ils sont arrivés ici, ils ont refusé de travailler ; alors on les a tous enfermés dans une petite grange, avec défense absolue de sortir, et sans aucune nourriture. Au bout de deux jours, ayant vécu dans leurs ordures, ils ont dû céder à la soif et à la faim.

Nous essayons de nous adapter à la situation, et pour cela il nous faut rester calmes. La révolte ouverte, la rébellion collective sont impossibles. Les Allemands s'emploient maintenant à affaiblir progressivement notre résistance morale. Jusqu'ici, ils n'ont atteint que nos forces physiques. Au fond de nous-mêmes, nous voulons conserver toute notre énergie. Aussi avons-nous pris le parti, tous, de ne nous étonner de rien, puisque tout est possible et de répondre à la «Force brutale» par la «Force d'inertie».

Dès le réveil, le jus englouti, nous savons trouver, au rassemblement, le sang-froid, l'insensibilité, l'espèce d'engourdissement qui, de la journée ne nous quittera pas, nous préservera, nous isolera de leurs cris, de leurs violences, et nous resterons devant eux des êtres vivants d'apparence passive, mais l'esprit tendu vers un seul but : résister, les laisser, les décourager. Aussi, comme il leur faut veiller à l'exécution du travail ! Les yeux constamment fixés sur eux, nous suspendons tout mouvement, dès qu'ils tournent, la tête ou s'éloignent, pour l'achever lentement dès que leurs regards retombent sur nous.

La matinée est occupée par l'inquiétude de savoir si la soupe sera épaisse ou si ça sera de la «flotte». On a établi un tour par numéros pour le «rabiote» problématique. Les premiers à passer se réjouissent de la perspective de manger deux fois, les suivants supputent leurs chances, les autres espèrent que dans deux ou trois semaines ce sera leur tour. L'après-midi est terriblement long. La soupe nous soutient environ deux heures, puis la faim, une fatigue immense nous envahissent. Le soir, nous rentrons les jambes molles, la tête lourde, bien lentement, en dépit des cris et des coups, et malgré nous et l'envie que nous avons de nous coucher vite.

Quand nous arrivons dans la cabane, il fait complètement noir, et nous nous affalons, sitôt le jus pris. Nous couchons sur les planches, sans couvertures. Tout ce qui pourrait ressembler à une paille, à un «sac à viande», à un oreiller, nous a été enlevé.

Jamais plus nous ne nous déshabillons, et nous n'avons que notre capote ou manteau pour nous couvrir. Il fait encore atrocement froid la nuit. Et lorsqu'il a plu, tout mouillés, nous nous endormons anéantis de fatigue, pour nous réveiller, quelques heures après, mordus par le froid, les pieds gelés, le ventre vide.

Nous commençons à être affreusement crasseux, car il nous est impossible de nous laver : pas d'eau. Quand, le soir, nous rentrons, on ne permet à une corvée d'aller en chercher à une mare voisine que la valeur d'un tonneau. À peine une centaine d'entre nous peuvent-ils y trouver un

litre d'eau boueuse. Puis, se vidant, la mare a laissé au sec deux charognes de chevaux qui y pourrissent. Il en est de même dans plusieurs trous autour de la baraque. C'est une pestilence dont il faut reprendre l'habitude à chaque retour, le soir.

Pendant des kilomètres, depuis la gare, vers S..., nous avons déchargé et mis bout à bout des centaines, des milliers de tronçons de rail du chemin de fer à voie étroite qui longera la route. Des équipes allemandes du génie les rassemblent. Ils prétendent que ce chemin de fer est destiné au ravitaillement des populations civiles. Mais ce sont des travaux de campagne. Quoi que nous fassions ici, tout est utilisé pour la guerre.

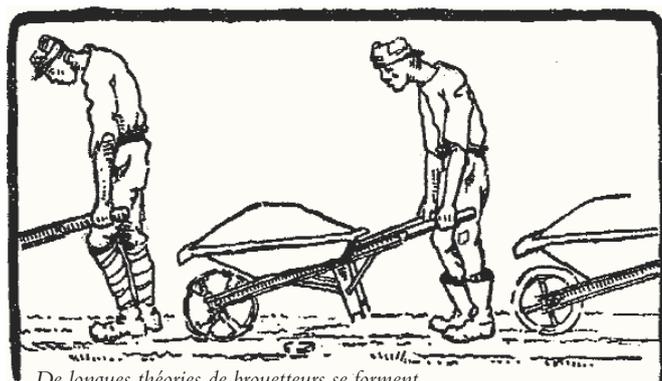
Nous travaillons à présent à extraire du sable pour le ballast de cette voie ferrée. La carrière a été ouverte au milieu de la ville, sur une place bordée de maisons de bois. Ce n'est qu'à deux kilomètres de notre baraque. Aussi travaillons-nous quatre heures de plus, par jour. Le rassemblement du matin décide maintenant du sort de notre journée. Une fois comptés, les sentinelles nous encadrent et fractionnent les groupes. Ceux-ci prendront les brouettes, ceux-là les pelles, et puis les pioches. Le plus grand nombre est aux brouettes ; alors, pour eux ce sera une journée de supplice : ces atroces instruments sont tout en fer, fabriqués à l'emporte-pièce, laids, mal assemblés, des bouts de fer dépassant partout, coupants et agressifs. Ce qu'ils fabriquent est ainsi rugueux et grossier.

Tout le jour, il faudra avoir au bout des bras cette lourde chose, dont l'odieuse roue de fer tourne mal et grince.

Et on part... En avant toute la cohorte des brouettes qui raclent et ferraillent sur les pavés. Puis, les hommes-pelles, les hommes-pioches ; ces derniers quelques-uns, à peine, ont le filon et seront les moins fourbus de la journée. Et il faut aller par rangs de quatre, bien alignés, en dépit des mares d'eau, des fondrières de boue, dans lesquelles les brouettes s'enlisent et où l'on patauge : car on croise des «officiers». Alors les sentinelles crient : «Achtung!», se raidissent, et tous nous devons tourner la tête.

Des gamins étaient parvenus à nous vendre quelques cigarettes, parfois aussi d'horribles saucisses de cheval qui nous semblaient délicieuses. Maintenant, les sentinelles veillent et ont ôté toute envie aux audacieux. Des pancartes interdisent aux habitants, sous peine de punition sévère, de nous parler. De loin, nous examinons curieusement les civils.

La carrière nous engloutit. Les brouetteurs se forment en longues théories ininterrompues, et aussitôt la ronde infernale commence : du trou où l'on charge à la route où l'on vide, puis retour au point de départ. Et tout le jour il



De longues théories de brouetteurs se forment.

en sera ainsi.

Le moindre arrêt, le moindre ralentissement est impossible : la crosse intervient aussitôt, car les sentinelles postées dans ce petit espace sont vigilantes.

Peter, caporal, est la grande brute simiesque qui surveille le travail. Une canne de bambou lacée au poing par une lanière, à grandes enjambées, il parcourt sans cesse le chantier, hurlant d'une voix rageuse :

«Pelletez! Piochez! Schweinhund! (Chiens de cochons!)» braillant injures sur injures.

A-t-il aperçu quelques-uns d'entre nous causant, il fonce dessus, la trique haute. Au fond du trou il se démène comme un enragé. La façon dont nous manions pelles et pioches nous vaut son particulier mépris. Parfois il nous arrache l'outil des mains et nous donne une leçon, à toute volée, comme un forcené; pendant deux minutes il travaille!

«Voilà, voilà comment fait un Allemand! Et vous, cochons de Français, pensez-vous travailler comme des demoiselles?»

Sa face empestée d'alcool nous pue au nez, le bâton s'agite... Ah! rester calmes, rester calmes!... Parti, nous reprenons lentement, mais une sentinelle surgit, et ça recommence... Souvent, l'Hystérique, se faufilant au ras des maisons, vient se cacher dans un coin pour épier ses hommes et nous-mêmes. Puis sa voix éclate, les sentinelles sursautent et se déclenchent.

«Los, los, Arbeiten!» (Allez, allez, travaillez, travaillez!).

Et tant qu'il restera là, la carrière retentira de hurlements zélés. Nous devons aussi ne pas nous laisser surprendre, immobiles, par ses yeux de hibou, car c'est le poteau pour cette nuit et la suppression de soupe.

Le chargement d'une brouette est devenu un art. Quelques pelletées recouvrant toute la surface doivent donner l'illusion d'un gros tas; même ainsi, c'est déjà un supplice que de la rouler des centaines de fois au cours d'une journée. Mais Peter a découvert le truc: du bout de son bâton, fouillant le sable, il a vite rencontré le fond de la brouette, et, après de grands cris, demi-tour à la carrière; lui-même charge, tant qu'il peut par-dessus bord. Avec ce poids on ne ferait pas deux voyages, affaiblis comme nous sommes. Et ce sont des «Los, los» (Allez, allez). Si un malheureux laisse verser son changement, la trique. Il est interdit de causer; des cinq cents que nous sommes là, on n'entend que le souffle dans le crissement du sable sur les outils, et le grincement perpétuel des brouettes qui geignent en cadence, sans arrêt. Il flotte sur ce trou une atmosphère de lourde et lente détresse que la voix de Peter et de ses sentinelles rend de plus en plus irritante....

Baucoup de Saxons sont incorporés dans des régiments prussiens. Ils s'exècrent, farouchement, et les disputes entre soldats sont fréquentes. Le Prussien traite l'autre de «maudit imbécile» et le Saxon se plaint de ce que le Prussien a toujours les «filons», est «embusqué», alors que lui est bon pour toutes les sales corvées. Nous avons constaté que c'était vrai. La bonne place est toujours entre les mains d'un Prussien, chez les officiers et chez les soldats.

Peter, qui est Saxon, a un ennemi, grand diable comme lui, Prussien caporal du génie. C'est avec joie que nous les voyons s'approcher, s'affronter; car, aussitôt en présence, ils

se prennent à partie, et ce sont de grandes séances de hurlements. Leurs faces haineuses sont éloqu岸tes. Les menaces doivent être terribles...

Parfois, dans le lointain, arrive une lente et douce mélodée; puis les voix mâles de basses ponctuent les répliques. Un cortège apparaît: sur la petite voiture russe, un cercueil sous de grands arceaux de feuillages et de fleurs noués de longs rubans qui flottent au vent. Assises contre le cercueil, une ou deux femmes pleurent sous leur fichu noir. Devant marchent des jeunes filles au fichu blanc, qui chantent; puis, les hommes, à tête chevelue. Derrière la voiture, quelques autres encore.

Nous saluons toujours ces pauvres morts qui s'en vont dans la solitude de leurs campagnes dévastées. Les Allemands s'en sont étonnés, mais les affligés comprennent et, d'un regard, nous remercient.

Nous ne nous habituons pas à la faim. Notre misère physique s'aggrave. À midi, la cuisine roulante, «le gou-lache-canon», nous est chaque fois une déception, depuis plusieurs jours. C'est toujours de la «flotte». N'ayant plus de viandes en conserve, deux fois par semaine notre ordinaire touche d'infimes quartiers de cheval, dont la puanteur, le soir, poursuit notre sommeil. Le lendemain, cependant, après qu'ils ont bouilli dans la soupe, chacun en reçoit un gros comme un demi-jeu de cartes. Il faut beaucoup de volonté pour manger cette chose innommable, de couleur étrange, mordorée, verdâtre, bleue, avec des rouges inquiétants. On coupe en tout petits morceaux, afin de pouvoir avaler vite, sans mâcher, tant le goût et l'odeur en sont écœurants. Nous ne voulons rien perdre qui nous remplisse le ventre et soit susceptible de nous nourrir un peu.



La cuisine roulante nous déçoit chaque fois.

Jamais on ne nettoie sa gamelle, afin que, dans le jus du soir, les parois nous restituent les bribes de nourriture et de graisse qui y restent collées. Et nos imaginations se complaisent dans l'évocation de plats fins, de ces savoureuses cuisines de France! Depuis que nous n'avons plus d'épluchures de pommes de terre, la ration de 300 grammes de pain a été portée à 400 grammes; mais il est souvent moisi. Et ce pain, distribué au rassemblement du soir, par minces lamelles, tout en est mangé aussitôt, sur les rangs mêmes. Il faut vraiment être brave pour en conserver un peu pour le lendemain matin. Encore le soir arrive-t-il qu'on succombe, et tout disparaît.. Alors la journée suivante est terrible...»

«Nous maigrissons toujours et, quand nous rentrons le soir, nos genoux fatigués s'entre-choquent un peu plus fort, mais nous avons parfois, sans raison, de petites gaietés.

Bon signe, il faut entretenir ça.

Nous ne nous engourdissons plus sous les cris des sentinelles. Leurs colères commencent à nous amuser. Les coups de crosse sont plus prestement évités. Ils s'étonnent de ce changement, ne comprennent pas, mais commencent à se lasser de leur fatigant rôle de chiens de bague.

Nous cultivons la situation. Ne pas nous laisser faire, jamais. Les rages de Peter provoquent nos rires. Il pense en crever de fureur; son bâton menace, frappe, mais excite nos cris. Deux fois nous le lui avons chipé; il y en a un au fond de la feuillée, à la baraque, un autre dans un trou de la route. Mais le lendemain matin, il en brandit un nouveau, de plus belle. Sans son gourdin, il est bien penaud. Mais comme il n'a pas osé se plaindre à l'officier, un soir au rassemblement nous avons fait dire à l'Hystérique que nous travaillerions plus facilement sans ces constantes menaces de coups de trique, car les Français ne sont pas habitués à cela. Miracle! L'Hystérique a consenti. Deux jours, Peter est resté les mains vides. Et puis ça a recommencé.

Nos camarades de la baraque voisine de la nôtre viennent travailler aussi sur cette route. Comme nous, ils sont cinq cents. Les deux curés, la soutane en loques relevée à mi-jambes, poussent des brouettes; l'un d'eux est âgé et tremblotant. La plupart des autres sont vieux; il y a aussi de très jeunes hommes de seize, dix-huit ans, et de tout nouveaux prisonniers, dont plusieurs sont Croix de guerre.

Nous avons pu en passant échanger quelques mots. Ils ont quitté leurs différents camps d'Allemagne vers février, lors du premier départ des nôtres. Ils ont travaillé longtemps aux environs de Mitau à des chemins de fer. Puis ils sont venus à pied jusqu'ici, soit près de 200 kilomètres, à la fonte des neiges, par étapes de 30 et 40 kilomètres. On leur a confisqué tous leurs bagages là-bas. Ils n'ont absolument rien, que ce qu'ils portent sur le dos. Comme nous, ils ont refusé de travailler, sans succès. Comme nous, ils crèvent de faim et sont couverts de poux. Avec le beau temps, ils ont aussi un peu plus d'espoir dans la fin de tout cela.

Ils ne peuvent s'expliquer pourquoi ils sont ainsi traités, bien qu'on ait prétendu les envoyer ici par « mesure disciplinaire ». Comme nous, la haine les brûle. Nous faisons partie du même kommando. Mais notre numéro de compagnie dans le kommando est différent. Ils nous apprennent qu'à Schaulen, près Mitau, se trouve le centre, le commandement du kommando. Il y a cinq compagnies de 500 hommes, soit 2.500 hommes par kommando. Ils sont certains de l'existence de huit organisations semblables, et des sentinelles nous ont dit aussi qu'il y en avait huit répartis sur le front russe. Ainsi, nous sommes 20.000 Français, pour qui ce régime de folie a été inventé. Nous sommes 20.000 hommes employés depuis février, avril ou mai, à construire des chemins de fer. Ah! la vérité, la voilà! La belle saison venant, il leur fallait des bras, des milliers de bras pour établir des kilomètres et des kilomètres de routes, de voies ferrées! Pour ça, nul besoin de spécialistes, tout le monde est bon pour manier une pelle ou une brouette! Et c'est si simple de décréter « mesures disciplinaires », « repréailles ». Et alors, travail! travail! S'il en est qui meurent, si leur santé s'effondre, si dans quelques mois, vidés, claqués comme les chevaux fourbus, ils tombent, qu'importe! le travail sera fini. Sinon, on comblera les vides. Des prisonniers, ça ne compte pas.

Un kommando russe, en démémageant, nous a croisés sur la route où nous travaillons. Ils sont nombreux et emportent avec eux tout un matériel hétéroclite, des planches, des baquets, des poêles, de vieux tuyaux, leurs cuisines et les outils, innombrables. Ils vont s'installer ailleurs. Il y a des fourgons qu'ils traînent eux-mêmes pour les malades. En passant, nous nous sommes salués et l'un d'eux, prenant sa « balalaïka », a joué la « Marseillaise ». La voix grêle de l'instrument sur les pas de ces frères douloureux!...

Un soir, au rassemblement, l'Hystérique, qui parle quelque peu le français, de sa voix convulsée nous a dit :

« J'ai « entendu » que vous travaillez mal. Les adjudants, les sergents-majors, sortez des rangs. Pourquoi vous ne faites pas travailler « ces gens » ?

— Nous ne sommes pas ici pour faire travailler.

— Ah! ah! vraiment! eh bien, allez en prison, tout de suite. »

Pensent-ils donc que nos grades vont s'instituer nos gardes-chiourme?

Cependant, nous faisons traduire à l'officier que, souvent, la viande distribuée est pourrie et que la soupe depuis longtemps est si légère que nous sommes très affaiblis et que nos forces vont s'épuiser.

« Ah! ah! très bien. Nous regrettons beaucoup, mais dites ça à votre amie l'Angleterre. C'est sa faute, c'est la faute au blocus. »

Des murmures dans nos rangs accueillirent sa réponse. Aussitôt, son acolyte, le petit caporal diabolique, surnommé « Mephisto », glapit et fonce sur nous à coups de bottes. Encore une scène. Il faut se contenir, nous sentons que ça va dégénérer. Nous sommes à la merci de ces deux névrosés. Les coups semblent exciter en eux une joie sadique. L'Hystérique, les gros yeux ronds pâmés, agite faiblement la main, et d'une voix mourante :

« Unteroffizier, sous-officier, cessez, cessez... »

Peter se balance et voudrait bien prendre part à la fête. Le cordon de sentinelles, dans notre dos, nous serre de près. Le petit caporal, la barbiche agitée, se lasse et revient à l'officier, en claquant les talons, frétilant comme un chien en quête de caresses. Oh! ces séances, ces rassemblements, où ils nous tiennent comme des bêtes traquées à leur merci, et où il faut abdiquer tout sentiment personnel, la mort dans l'âme, pour éviter à l'un ou l'autre de nous l'irréparable!

Chez nos voisins civils, c'est la même chose et, le soir, dans les deux enclos de fils de fer barbelés, les mêmes hurlements éclatent ensemble. Quelle vie! Nous avons appris que l'Hystérique est un Prussien de race, et qu'en temps de paix il est directeur en Alsace de ce qui, chez nous, correspond aux écoles primaires supérieures. Choisi pour inculquer les principes de « kultur » aux petits Alsaciens, il le fut aussi pour nous dresser.

De nouveau, nous travaillons à la carrière dans Rakischki. Une autre plus petite a été ouverte en bordure de la route, dans le verger d'une maison russe. Le vieux bonhomme a essayé de protester. Et maintenant, derrière ses vitres, il nous regarde. les larmes aux yeux, arracher les longues bandes de gazon, enlever le beau terreau noir pour creuser le sable, et abattre les arbres fruitiers en fleurs.

Pour beaucoup d'entre nous, la vie s'aggrave du fait qu'ils ont été «repérés» par telle ou telle sentinelle. Toute la journée, le malheureux sera harcelé sans arrêt, souvent signalé à Peter, et c'est alors le poteau le soir en rentrant, la privation de soupe à midi.

Il faut se tenir, se comprimer de toute sa volonté pour ne pas perdre la tête et, excédé, poussé à bout, faire le geste... Avec quelques-uns de nos cerbères, très rares, une attitude énergique en impose quelquefois, mais la plupart attendent, provoqueraient même l'occasion du mauvais coup; les coups de crosse ne les amusent plus. Il y a particulièrement un caporal surnommé «le Boucher» qui rôde partout, et sans grands cris, un poignard de tranchée dans la botte. Sa grande distraction est d'aller, bousculant, bourrant tout le monde de coups de poing. Un geste, et il s'arrête. La face envenimée, il prend sa lame. Un mot de plus... il cherche l'occasion de piquer.. Les autres sentinelles rient fort du manège. Parmi ces brutes, il n'y a guère qu'un petit vieux, qui va toujours larmoyant — il a cinq fils au front — à qui on ne puisse reprocher aucune brutalité; mais sa pusillanimité est telle que le seul regard d'un de ses camarades le fait trembler et aussitôt aboyer comme un forcené. Un autre jeune «minus habens» ne devient dangereux que sous l'empire d'un accès de folie. Il s'en va partout, ricanaient, en bavant, répétant sans cesse : «Cochons de Boches, cochons de Boches», que nous lui avons appris...

La chaleur devient terrible, nous sommes de plus en plus débiles. La carrière surchauffée est une fournaise. Plusieurs d'entre nous tombent de faiblesse, restent quelques heures sans connaissance. Les infirmiers ont de l'eau pour les faire revenir à eux. Le lendemain, travail.

Hier, Peter s'est acharné sur l'un de nous et, d'un coup de bambou particulièrement violent, lui a zébré la figure. Sous la douleur, dominé par la colère, l'autre a riposté, et, d'un crochet au menton, a fait osciller Peter chancelant jusqu'au bord du trou...

Stupeur. Des sentinelles se précipitent. Peter se relève. C'est la chasse à l'homme, notre camarade s'esquive parmi nos groupes. Une sentinelle s'approche alors, abaisse son fusil et enfonce la baïonnette qu'il retire et essuie tranquillement dans le sable. «Gut», dit Peter, «c'est, bon». Un grand cri : «À moi, les amis!». Nous sommes tous figés, une sueur froide aux tempes. Autour de nous, sur les bords du trou, les sentinelles goguenardes, le fusil en arrêt — le doigt sur la détente. Un geste... Il ne faut pas.

Notre camarade perd abondamment le sang de sa cuisse transpercée. Nos infirmiers le transportent à la baraque, sur une brouette à fumier. Le travail recommence. Peter, les sentinelles hurlent, frappent ça et là. Les longs gémissements des brouettes pèsent de nouveau sur la géhenne. La rage, le désespoir nous étreignent.

Le petit chemin de fer s'enfonçant avec la route dans la campagne, des carrières y ont été ouvertes tout le long, où nous allons travailler à une dizaine de kilomètres, et, chaque fois que nous le pouvons, nous y enterrons deux ou trois brouettes, des pelles, des pioches. On part avec les brouettes, les outils et, le soir, on les ramène. Ce retour dans les fondrières de boue, sous la pluie, en poussant la lourde ferraille, est la chose la plus pénible que nous ayons encore subie. Sur cette route, se dressent de grandes vieilles croix de bois, ornementées de volutes et toutes bariolées de cou-

leurs vives. Penturluré, un Christ primitif y étend ses grands bras et penche sa triste tête; des anges poupons, les ailes déployées, prient vers lui... Et les Allemands étalent sur leur ventre la boucle de leur ceinturon où il est écrit : «Gott mit uns», «Dieu est avec nous»...

Subitement, le temps a changé, un vent aigre souffle. Il fait très froid. Depuis ce matin, il pleut sans arrêt. Le sable que nous transportons devient une fange liquide. Les tas que nous en faisons fondent. La route se dissout et coule dans les fossés. Il pleut à torrents... Nous avons essayé de protester. Alors on nous a fait quitter nos manteaux et travailler en veste. Si nous continuons à faire preuve de mauvaise volonté, nous irons le torse nu, car nous devons travailler quel que soit le temps. Les sentinelles sont enveloppées des pieds à la tête dans leur toile de tente. Grelottants, nous sentons l'eau nous couler sur l'échine, tout ce que nous portons ruisselle. À la dernière heure de pause, quelques camarades, qui s'étaient abrités sous l'avancée d'un toit de grange, sont découverts par le «Boucher». Il les oblige à s'aligner, tête nue sous la nappe d'eau qui tombe du toit; l'un d'eux, qui est tout chauve, excite particulièrement les rires des sentinelles réunies.



Pendant cinq jours, il a plu, à torrents, sans une minute d'accalmie, sans que nous cessions de travailler... Quelques-uns, alors, ont vraiment souhaité de mourir. Et, chaque soir, les vêtements tellement imbibés, qu'à travers les étages, l'eau filtrait de bat-flancs en bat-flancs, nous nous sommes couchés tels quels, n'ayant rien pour nous changer... Le sommeil nous terrasse malgré tout. Mais bien avant le jour,

nous nous retrouvons sur nos jambes, sautillants et gesticulants dans l'humidité glacée pour essayer de nous réchauffer...

Très irrégulièrement, il arrive quelques lettres, ayant un mois et demi, deux mois de retard; nos cœurs endoloris s'y retrempent avidement; mais toujours pas de colis...

Nous jubilons d'apprendre la grande offensive russe en Galicie, le recul autrichien. Nous écoutons anxieusement le canon qui gronde de notre côté et, chaque soir, de notre baraque, nous suivons au loin les shrapnells qui éclatent à la poursuite d'avions invisibles: ce sont des lueurs d'espoir. Si nous étions délivrés par une avance foudroyante des amis?...

Le camarade qui a reçu le coup de baïonnette a été pansé, et depuis il gît dans le trou sombre de son bat-flanc.

Une instruction est ouverte contre lui, il passera en conseil de guerre, et ce soir, quand nous sommes rentrés, les Allemands l'ont fait transporter dans une des niches de la prison. Le malheureux, qui ne peut se tenir debout, aura à peine la place de s'allonger par terre, tant c'est exigü, en longueur et en largeur. Pain et eau, une soupe tous les quatre jours. C'est le régime...

Naturellement, se trouver à 30 kilomètres des lignes de feu a été pour beaucoup une grande tentation de s'évader. Une trentaine, deux par deux, ont déjà essayé depuis notre arrivée ici. Tous ont été repris et cruellement punis. La plupart, sans cartes, ni renseignements suffisants sur la région, se sont perdus dans les forêts inextricables, dans les marécages. Deux sont parvenus, après d'étonnantes difficultés, dans les lignes de tranchées allemandes, et, une nuit, sous le feu des troupes, ont été capturés dans la dernière tranchée avancée. Deux autres, partis après un intense bombardement entendu vers Dunabourg (Dvinsk en russe), sont restés trois semaines dehors, espérant une avance russe. Cachés à la lisière d'une impénétrable forêt de sapins immense, ils ont vécu en sauvages. Dans des tranchées russes abandonnées, ils ont découvert quelques silos de pommes de terre, ils ont chassé les grenouilles. Puis leurs allumettes se sont épuisées, la pluie est venue, ils ont perdu espoir, le cafard les a ramenés vers nous et, un soir, ils sont rentrés à la baraque, au nez des sentinelles.

Pour tous, c'est le poteau et la prison pendant vingt et un jours. Le poteau, ici, est terrible. Chaque bras, séparément, est ramené derrière le dos, puis, avec une corde, attaché plus haut que la tête au sommet du poteau. Le corps, penché en avant, pèse ainsi de tout son poids sur les bras retournés; les pieds, liés aussi, touchent à peine terre. Généralement, le malheureux, au bout d'une heure et demie à deux heures de ce supplice, s'évanouit.

Pendant la période des pluies diluviennes, deux d'entre nous, ainsi martyrisés, n'ont repris connaissance qu'au bout de deux heures... pour aller en prison.

Pour ces occasions, nous sommes tous enfermés dans la baraque. Par les fentes des planches, nous suivons le drame, et il faut rester muets, car les sentinelles sont là et veillent.

Quelques grands blessés, dont les plaies s'étaient rouvertes sous l'excès de fatigue et de travail, ont été enfin évacués; plusieurs autres, un bras ankylosé ou une jambe raccourcie, sont encore là et peinent de façon pitoyable. Être reconnu malade, ici, est un leurre. Cependant, chaque matin, il y a quelques tentatives. Alors «Méphisto» passe la

revue, ricanant et criant: «ici, pas de malades: des vivants ou des morts!». Ne sont envoyés au docteur que ceux qui accusent 39° de fièvre au thermomètre; ne restent à la baraque que ceux qui ont une plaie très apparente qui les empêche de marcher; aussi, certains se sont-ils ébouillanté un pied, avec une gamelle de jus bouillant; ceux, très rares, à qui le docteur accorde un ou deux jours de repos se rendent au chantier et se joignent au groupe des infirmiers, des adjudants et des sergents-majors qui ne travaillent pas. Pour ceux-là, personne ne devant s'asseoir hors des heures de pause, Peter a imaginé de tracer à terre un cercle, avec son bâton, dont ils ne doivent pas sortir, et où, serrés, ils restent debout...

Assez souvent, un feldwebel du «train des équipages» vient nous voir travailler, regarde longtemps, puis s'en va sans rien dire, mais on sent ses yeux compatir. C'est tellement extraordinaire que, malgré nous, sa présence nous devient sympathique. Un jour, dans un coin, loin de tous regards dangereux, en un français parfait, il s'est révélé: c'est un Alsacien, ses deux frères sont dans nos armées, l'un médecin-major, l'autre lieutenant. Lui, le plus jeune, vivant en Alsace avec sa famille, à la déclaration de guerre, n'a pu échapper. Chaque fois qu'il vient maintenant, il nous apporte les journaux.

Suivant une méthode habituelle ici comme dans les camps, les trois-quarts des sentinelles ont été renouvelées. Les autorités veulent ainsi remédier au relâchement de discipline qui pourrait se produire à notre égard, par suite d'un contact prolongé avec nous. Car, malgré notre écrasement quotidien, nous sommes parvenus à en dresser quelques-uns. Ce n'est pas chose à espérer avec des êtres comme l'«Hystérique» ou «Méphisto», avec les cadres de ces «Compagnies» qui sont parfaitement sélectionnés. Mais cependant, Peter lui-même est désarmé quelquefois par les mille ruses que nous déployons pour lui échapper. Il a alors un «Prends garde, tireur au flanc!» ponctué de son grand rire animal, en faisant le geste de menace classique de balancer la main, l'index étendu, à hauteur de ses yeux, mais c'est si rare!

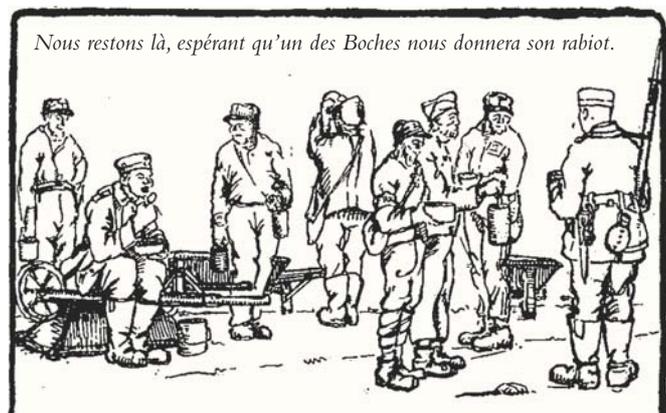
Deux de nos camarades sont devenus fous. Un est tombé dans l'insensibilité et l'inconscience absolues; la face ricanante, rien ne peut le tirer de sa léthargie, et l'hôpital l'a gardé. L'autre, un homme de quarante ans, voit sombrer sa raison de jour en jour et le constate; sa misère physique est navrante. Il est avocat; par moments, il cause et discute en homme instruit et bien disant, puis saute dans les plus folles exubérances et fait de longs discours extravagants. Grand et maigre, portant binocle au bout du nez, les sentinelles se jouent de lui et le harcèlent sans cesse: «Advokat, advokat». Il est atteint du délire de la persécution, et hanté par le désir de posséder une paillasse. Puis il a des crises de larmes lamentables... C'est le plus pitoyable d'entre nous. Ce matin enfin, il a pu être envoyé à la visite et a été évacué.

Les nouvelles sentinelles sont arrivées. Ce sont de jeunes auxiliaires, physiquement très mal fichus. Ils ne semblent pas meilleurs que les vieux, et surtout on leur a bien fait la leçon à notre sujet.

Tout de même, nous instituons auprès d'eux la «chasse au rabiote». Ils mangent avec nous, mais une soupe spéciale, sinon bonne, du moins abondante, et tellement supérieure

à la notre! Se servant à volonté, il leur arrive parfois de ne pas terminer leurs gamelles. Alors, nous sommes maintenant tellement affamés, et de plus en plus, que nous désirons violemment manger ces restes qui nous lèvent le cœur de dégoût, mais que notre estomac accueille si béatement.

Notre soupe claire vivement bue, notre misérable boîte de conserve à la main, nous restons là, rodant autour d'eux, les yeux attentifs, le geste prompt, et lorsqu'on devine qu'un des Boches va jeter son «rabiote», on prévient le mouvement et on tend sa boîte. Quelques-uns l'offrent spontanément...



Nous restons là, espérant qu'un des Boches nous donnera son rabiote.

Voilà où nous en sommes... tous...

Chaque fois que nous pouvons, nous cueillons des pissenlits, de l'oseille sauvage, et, coupée en menus morceaux, la gamelle remplie, nous faisons verser la soupe chaude dessus...

Enfin on vient de nous distribuer des couvertures, une par homme. Mais quelle ironie! si petites, qu'une fois pliées elles semblent une serviette de toilette; si minces, qu'en se tournant dedans on passe au travers! Puis nous avons touché, à raison de un par trois hommes, des plats à manger en émail. Il faudrait supprimer les boîtes individuelles, mais nous les cachons...

Au maximum de la faim et de la souffrance...

Nous travaillons maintenant, près de la gare, à un grand embranchement de chemin de fer, à doubles voies normales.

Nos équipages sont directement commandés et surveillés par les officiers du génie eux-mêmes. Cette fois, il nous semble bien être au plus dur de notre misère! Il faut piocher, charger et pousser des wagonnets sans qu'il soit matériellement possible de souffler un instant. L'estomac vide, le cœur lourd et morne, nous allons trébuchants, comme des spectres, au milieu des cris furieux; il n'y a rien à tenter. Les coups sont prompts, car les sentinelles sont terrifiées par la présence des officiers qui sont les premiers à brutaliser et à nous narguer! Il faut raidir sa volonté. Tous les jours, maintenant que la chaleur est revenue écrasante, il y a des syncopes parmi nous. Les officiers ont cru à des simulacres, sont venus voir. Puis, assistant à une distribution de soupe, ils ont convenu que c'était un peu clair. Alors, c'est bien simple: puisque, trop affaiblis, nous ne pouvons travailler assez vite, nous arriverons au travail une heure plus tôt le matin et le soir resterons une heure plus tard.

La baraque étant à cinq kilomètres, nous avons réveillé avant trois heures, afin d'arriver à quatre heures au chantier, que nous quittons à sept heures pour rentrer morts, le soir,



Sans souffler un instant, nous piochons, chargeons et poussons des wagonnets.

vers neuf heures, pour le jus; cinq heures de sommeil, treize heures de travail effectif et trois heures de route! Combien de temps supporterons-nous ce régime? C'est la question qui angoisse chacun et dont on ne veut pas parler. Nous nous examinons mutuellement avec inquiétude; nous sommes tous terriblement décollés. Le soleil nous brûle, la soif nous torture, mais il nous est défendu d'emporter à boire au travail!...

27 juin. — Des paquets sont arrivés; nous en pleurons de joie! Il faut attendre dimanche après-midi pour la distribution. On les a vus; ils sont dans un triste état, mais c'est le voyage probablement. Les savoir là nous rend joyeux, nous vivons en leur compagnie, ce sont des amis. Amère désillusion. Chacun a assisté au pillage de ses colis. Tout le linge de corps et les vêtements, le tabac, le sucre, le chocolat ont été enlevés sous nos yeux. Le pain est moisi et toutes les boîtes de conserves, sans exception, éventrées à Munster, lors d'une première visite, sont gâtées. Il reste des légumes secs; mais nous ne pouvons les faire cuire. Avoir tant espéré manger et trouver cette pourriture infecte! Cette fois, il y a de silencieuses larmes de rage. Nombreux ceux qui ne se sont pas laissés rebuter et qu'une horrible faim pousse à manger quand même; tous ont été affreusement malades...

Nos pensées doivent être courtes: l'essentiel est de vivre, de tirer sa journée, de tenir, puis de recommencer sans cesse, sans songer à rien. Ça finira certainement, mais il faut surtout ne pas se demander quand... Tout de même, les journaux allemands s'occupent des «représailles». Des pourparlers seraient engagés entre les gouvernements. La France retirerait les prisonniers allemands du Maroc. Alors nous rentrerions en Allemagne. Cela nous apparaît comme le salut. Le soir, une fois tous couchés, il y a eu des chants et des rires. Nous vivons une semaine de surexcitation et d'espoirs. Si c'était vrai! Nos voisins civils sont partis déjà, ignorant vers quelles destinées. Mais ils ont tout déménagé avec eux: matériel, brouettes, etc. C'est inquiétant: il ne semble guère qu'on ait besoin de ça en Allemagne.

6 juillet 1916. — Nous partons et nous emportons tout, nous aussi, fourgons, cuisines, etc., et jusqu'au tonneau à eau.

L'espoir nous tient quand même... et cependant. Les sentinelles sont muettes; «on dit» que nous irions en Courlande! Pouvons-nous souffrir plus que nous n'avons souffert ici? Alors le changement est bien accueilli. Pendant quelques jours, on ne travaillera pas.

En chemin de fer, nous avons passé à ce fumeux Schaulen, et nous avons vu la grande église, transformée en fabrique de cartouches. Les drapeaux de la Croix-Rouge y

claquent au vent — sur le clocher — sur les toits; toutes les sentinelles nous en avaient parlé, comme d'une bonne plaisanterie. Puis c'est Mitau. Mous roulons maintenant vers la ligne de feu.

7 juillet. — Eckau... Nous devons être à quatre ou cinq kilomètres des tranchées. Tout est dissimulé sous des branchages et enterré. Descendus, alignés, nous ne traînons pas à la gare... Des batteries de canons sont installées dans tous les coins, des lazarets, des troupes en armes.

Après une marche, nous avons été entassés pour la nuit dans une dépendance de la fabrique de kummel de Gross Eckau, maintenant incendiée et ravagée.

Kummel double-zéro, Gross Eckau. Des bouteilles aux formes reconnues gisent dans les coins...

Les lèvres s'humectent de la puissante liqueur aromatique qui monte à travers la paille du petit verre de glace pillée. Il y a des musiques langoureuses, des femmes onduleuses à leurs rythmes. Il y a des rires, des parfums...

Ces nostalgies de temps abolis flottent dans bien des cervelles. Coïncidences amèrement ironiques...

8 juillet. — Depuis ce matin, nous marchons, nous marchons, ignorants notre destination, mais nous nous éloignons du front. Bordant la route, des champs cultivés où travaillent des équipes de prisonniers russes. Nous avons traversé une région sillonnée de tranchées abandonnées, aperçu beaucoup de ruines, puis nous passons une rivière, l'Aa, une ville, Bauske, vide de ses habitants. Nous sommes cloqués. Nous avons fait 28 à 30 kilomètres, chargés, sans haltes. Enfin une grange énorme, enclose de fils de fer; 400 à 500 Russes sont installés au rez-de-chaussée. Ici ils ne sont pas en «représailles» et suivent la discipline d'un camp régulier.

Le jus avalé, nous sommes rentrés nous affaler dans notre grenier, n'importe où, anéantis de fatigue. La nuit vient. Les Russes sont rentrés du travail, ont pris leur soupe. Tout à coup, un chant immense s'élève, grave, lent, majestueux; les voix, à trois et quatre parties, se répondent s'enchevêtrent; il y a des fusées de voix légères qui montent allègrement parfois, puis s'alanguissent; les basses ont comme de grosses colères ou de longues plaintes. C'est étrange, un peu sauvage, avec des raffinements inattendus, mystérieux...

La nuit, est venue dans le grenier; une tristesse poignante nous serre le cœur... Demain?...

Les Russes, alignés sur cinq rangs, dont le premier touche le long mur auquel ils font face, finissent leur prière du soir. Ils sont ici chez eux, prisonniers dans leur patrie; dans une chaumière d'alentour, au son de leur voix, une femme peut prier avec eux... Les sentinelles font les cent pas, attendant qu'ils aient fini, pour les enfermer.

Nous restons deux jours couchés, comme si cette marche avait mis à bas nos dernières ressources de vigueur. Une pompe coule à flots, et c'est à peine si nous avons la force d'aller nous y laver; et cependant, depuis près de trois mois, pareil luxe ne nous était arrivé.

À travers le plancher, aussitôt, nous avons fait des trous et, toute la journée, des cordes alourdies de victuailles montent et descendent. Les Russes nous sont fraternels; ils savent ce que c'est qu'avoir faim et partagent, donnent sans compter leur pain et leur soupe. Mais il faut se méfier des sentinelles, et les pauvres bougres risquent gros à nous té-

moigner leur pitié.

Il paraît que, par petits kommandos de cinquante hommes, nous allons être disséminés dans le pays pour faire les moissons, les foins. D'autres groupes de cent, s'échelonnent et construisent encore un chemin de fer, vers Mitau.

Fini. Nous renonçons à tous nos espoirs de retour. Maintenant, combien de temps encore?...

Memelhof. — 11 juillet. — Mou groupe de cinquante, dont deux infirmiers, est affecté à la culture. Nous sommes tous de vieux camarades. Mais chacun porte en lui une si grosse part d'amertume et de morne lassitude qu'on reste volontiers dans son coin, tout replié sur soi-même. Quand vraiment ça ne va pas, si le cafard est trop méchant, on cause un peu, deux par deux, lentement, gravement, de choses quelconques, ou bien on se raconte des histoires, des histoires d'autrefois, comme on fait aux enfants; on sent bien que ça passera, mais il faut endormir la crise, attendra, avoir la volonté d'attendre insensibles.

Nous avons avec nous dix sentinelles, dont le caporal chef de poste. Notre baraque est une maison isolée au bord de la route. Une grosse marmite a éclaté à un des angles, faisant un trou énorme, abattant les murs, effondrant le toit, la moitié des chambres. Les Allemands s'installent dans ce qui reste. Pour nous, une chambre et un tout petit réduit. Nous couchons par terre, et si serrés qu'il est impossible de s'étendre autrement que sur le flanc, les jambes enchevêtrées les uns dans les autres. Les fenêtres n'ont pas de carreaux, mais des planches et du barbelé ont été cloués à l'extérieur. Il fait noir, et il n'y a pas d'air. Dans le jardin envahi par des herbes folles plus hautes qu'un homme, les meubles sont renversés, éventrés, d'immenses pavots ont poussé dans une armoire, entre des bois de lit. Les Allemands s'adjugent tout ça. Nous fabriquons notre enceinte de fils de fer barbelés.

Pour les besoins de notre cuisine, il y a une mare boueuse, couverte d'une croûte de mousse verdâtre; le puits est à moitié comblé, l'eau en est toute verte, des milliers de petites bestioles y grouillent. Une fois bouillie, peut-être n'est-elle pas dangereuse? mais elle sent si mauvais!

Les Allemands font prendre leur eau potable à la ferme voisine.

L'Hystérique, sur son cheval blanc, est venu visiter. Il a fait rétrécir encore l'enclos, interdire l'approche de la mare où nous nous lavions et boucher la feuillée. Deux baquets seront nos latrines. La nuit, on les mettra à l'intérieur, près de la cuisine, et le jour on les sortira. Les infirmiers sont chargés de la vidange.

Le travail a commencé, aux environs immédiats de la baraque, de cinq heures du matin à six heures du soir. Nous «démarrons» de jeunes betteraves. Mis en ligne au bord du champ, chacun prend deux rangées de plantes et doit arracher les jeunes pousses en réservant, de cinq centimètres en cinq centimètres, les plus vigoureuses. Les sentinelles s'intéressent fortement au travail et, en cordon derrière nous, ne nous laissent pas arrêter un instant. Courbés en deux, ou à genoux, au bout de deux heures, le ventre vide, les oreilles bourdonnent; on n'ose plus se relever, car la tête tourne, le sol manque et souvent on s'affale étourdi.

14 juillet 1916. — Notre fête nationale est passée, dans nos heures toujours pareilles. Nous y avons songé...

Il nous semble que la faim soit ici encore plus atroce. Les évanouissements au travail deviennent plus fréquents. Ça ne compte pas comme maladie. Aucune exemption, ni repos.

La popote est un problème angoissant auquel tout le monde s'intéresse. Nous touchons nos vivres de six jours en six jours, et un d'entre nous a été désigné comme cuisinier; on fait les parts journalières et, longtemps, on discute sur la façon de faire cuire les flocons d'avoine ou de riz aux pruneaux! Depuis longtemps, il n'y a plus ni haricots, ni pois chiches, ni pommes de terre!

La soupe n'est plus «épaisse» qu'une fois par semaine, le jour du riz, et encore. Le pain, maintenant, est régulièrement moisi. Il faut l'éplucher soigneusement et en jeter beaucoup. Malgré cela, nombreux sommes-nous qui ne le supportons pas: toute la nuit on va vomir aux latrines. Aussitôt la soupe finie, nous allons le long des fils de fer mitoyens avec le coin des Boches et, là, nous attendons. S'ils viennent jeter leur rabiote de soupe, nous tendons nos boîtes au travers du grillage. Puis on remet le tout dans une marmite et on institue le tour de «rabiote de Boches». Ainsi chacun en aura sa part.

Nous avons imaginé de faire cuire dans la soupe les jeunes feuilles de betteraves. Vague goût d'épinards, mais on est vite écœurés. Tous, nous chassons les grenouilles ou le mulot, et le soir six paires de cuisses rôties sur les charbons avec du sel sont un plat fin. Les sentinelles nous manifestent une grande répugnance. «Français, mangeurs de grenouilles!» Nous avons attrapé deux hérissons: c'est une aubaine. Avec l'illusion que c'est un aliment, nous saupoudrons de minces tranches de pain de gros sel que nous avons en abondance. — Manger! Et nos colis qui s'entassent, pourrissent là-bas en Allemagne!

Dans un journal, nous avons lu une nouvelle merveilleuse. Le gouvernement français va envoyer deux kilogrammes de pain biscuité par homme et par semaine aux prisonniers, pour remplacer les envois de pain des familles. Les expéditions ont commencé le 1^{er} juillet. Tout est convenu avec l'Allemagne. Nous sourions d'aise. Mais cependant nous sommes des «représaillés»; les toucherons-nous?

En petits détachements avec les mêmes sentinelles, la discipline reste aussi stricte. Mais nous les connaissons mieux maintenant, et plus facilement, nous leur tenons des discours subversifs. Nous avons pu voir les ordres écrits que possède le chef de poste: c'est une circulaire officielle émanant de Berlin:

— «Aucun confort ne sera toléré aux prisonniers, spécialement en ce qui concerne la nourriture et les soins de propreté.

» Il ne devra être laissé en leur possession qu'un morceau de savon de dimensions aussi réduites que possible. Il est expressément ordonné qu'ils ne soient pas couchés autrement que sur du bois. Les sacs de couchage et tout ce qui pourrait servir de coussin seront confisqués. Dans les cantonnements, il leur sera retiré tout ce qui pourrait leur servir de table, de chaise, y compris les petits meubles fabriqués par les prisonniers eux-mêmes.

» Ils ne devront posséder de cuillères qu'à raison de une pour trois hommes. De même, un plat à manger pour trois.

» Les prisonniers ne doivent posséder ni bidon, ni bouteille, ni quart, ni aucun récipient pour liquides.

» Il est prévu un litre d'eau par jour et par homme pour tous usages.

» Il est ordonné particulièrement de laisser ignorer aux prisonniers pour quelles raisons ils sont «représaillés», pour quelle durée.

» Il ne sera toléré aucun rapport entre les sentinelles et les prisonniers.

» Parmi ces derniers, les plus haut gradés seront toujours punis de préférence.

» Trois sortes de punitions: le conseil de guerre; le poteau, par fraction de deux heures; et la prison par six jours.

» Les prisonniers seront attachés au poteau, chaque bras ramené en arrière, les mains écartées et plus haut que la tête, le corps penché en avant, les pieds liés et soulevés de terre.

» Le travail devant passer avant toute autre considération, le poteau sera appliqué de préférence à la prison, qui ne sera infligée qu'exceptionnellement.

» À moins de 39 degrés de fièvre, pas de visites médicales et pas d'exemptions.

» Les prisonniers ne posséderont qu'une seule veste et un pantalon, deux chemises et un manteau. Les caleçons, gilets de flanelle, bretelles, ceintures de flanelle et sous-vêtements leur seront retirés, les boucles de ceinture des pantalons coupées.

» Les bretelles ou ceintures ne leur seront remises qu'au départ pour le travail et, le soir, seront rendues au chef de poste.

» Les prisonniers ne bénéficieront du repos hebdomadaire le dimanche après-midi que si les circonstances le permettent.

» Le général Lyautey faisant ouvrir au Maroc, à Casablanca, les boîtes de conserves des prisonniers allemands, il en est fait de même à Münster II pour les paquets des prisonniers de guerre français.

» Ils ne recevront aucun mandat-poste et il ne leur sera toléré que quatre marcs par semaine. Ils pourront acheter du tabac, des cigarettes et du papier à lettres.

» Ils ne devront posséder ni brosses, ni glaces, ni rasoir, ni livres, ni instruments de musique. Il leur sera interdit de rire, de chanter, de siffler, de regarder en l'air, d'avoir des entretiens et des conversations amicales, de se promener par deux.»

En effet, tout cela nous a bien été appliqué à la lettre. C'est le régime de la torture: torture physique et torture morale. Et des hommes, froidement, dans le calme de leur cabinet, ont conçu, élaboré, perfectionné ce règlement barbare, avec des raffinements de tortionnaires méticuleux!... Ils ont bien réussi à rendre notre misérable vie atroce, mais ils «n'auront» pas notre volonté de résister... Affamés, fourbus, nous continuerons à marcher, à tenir.

Les avons-nous assez entendus, ces fameux «Écrivez à vos députés» ou «C'est la faute de l'Angleterre», depuis l'Hystérique jusqu'à la dernière des sentinelles!

Pendant deux semaines, notre chef de poste nous avait caché qu'après un accord, l'ordre était venu de ne plus faire travailler les sous-officiers. Par hasard, nous l'apprenons enfin. Mais le caporal invite doucereusement les sous-officiers à continuer de travailler pour aider leurs camarades et être agréables au commandant de la culture. Inconscience... Refus. Alors, désormais, ils viendront au travail avec les soldats. Ne feront rien. Mais il leur sera interdit de s'asseoir.

Nous faisons les foins; et chaque travail nouveau est de plus en plus déprimant. Seulement, dans ces prés humides, il y a des grenouilles! Un cri: «Oh! la belle!». Une a sauté dans nos jambes, au bout de nos râteaux. Toutes les mains voisines se lancent à terre avidement, la grenouille est vite prise. Par les deux pattes de derrière, malgré ses tressauts, on l'assomme au bout du soulier; puis, coupée en deux d'un coup de lame, sur le manche de bois du râteau, qui dégouline de sang. Les sentinelles font les dégoûtés, mais notre faim n'hésite plus devant rien.

Chaque jour, nous partons avec l'aube et rentrons dans la nuit, ayant, sans arrêt, retourné et chargé le foin sur les voitures, allant de champ en champ dans la vaste plaine. Le régisseur allemand est sans cesse avec nous, accélérant la besogne, stimulant les sentinelles: il faut rentrer la moisson. Jusqu'à la fin de la fenaison, nous travaillerons ainsi, les dimanches et tous les soirs jusqu'à huit heures, s'il est nécessaire. Le repos sera accordé aux jours de pluie... Seulement, quand il pleut nous allons aux betteraves.

Parmi nos gardiens, il y en a un surtout qui nous cherche constamment noise. Tout jeune, il est contrefait et marche comme une poule qui picore, et n'a jamais été au front. Il est d'ailleurs très dédaigneux avec ses propres camarades. Affectant des allures de dandy supérieur, il se fait les ongles et porte une grosse bague à l'index. Il ne manque jamais de nous marquer son mépris le plus écrasant.

Nous l'avons surnommé «Calicot». Nous avons aussi l'«homme-chien», vieux type à la face velue. Atteint d'un ver solitaire, lui aussi crève la faim et est toujours en quête de rapines. Ce fricoteur, depuis longtemps, s'est intéressé à toutes nos tentatives et initiatives de cuisine, et il apprécie notre esprit débrouillard. Aussi se montre-t-il supportable avec nous; mais il a adopté le plat de grenouilles et nous les chipe toutes dans les prés pendant que nous travaillons.

Tout autour de notre enceinte, il a planté de grandes perches au sommet desquelles il cloue des aéroplanes de bois de sa fabrication, dont l'hélice tourne et grince au vent, en faisant manœuvrer toutes sortes de crécelles, de petits marteaux de bois qui nous énervent la nuit. Il en est très fier. Et nous avons failli nous en faire un ennemi irréductible un soir qu'il nous surprit en train de les démolir à coups de cailloux.

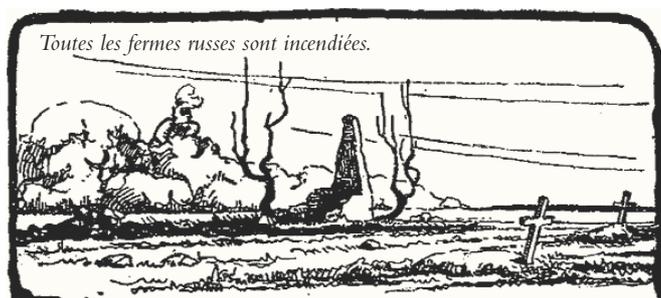
Il y a aussi «Nâhh». C'est une grande brute, à la face terriblement carrée, les maxillaires énormes sous le calot rond. Sa bouche édentée nous morigène sans cesse et termine ses phrases en soufflant ce «Nâhh» pleurnichard.

Mais il lui prend des colères subites, imprévues, où sa crosse devient dangereuse. Son fils est prisonnier chez nous et un jour, en ricanant, il nous a fait lire une de ses lettres. L'autre se disait bien traité, mangeant bien, et demandant un peu d'argent pour s'acheter du vin. Nous l'avons voué

à toutes les «représailles». Les autres sentinelles sont de parfaits Boches. Ces hommes n'ont rien entre eux, aucune camaraderie. Ils passent leur temps à se méfier les uns des autres, à s'épier pour se moucharder réciproquement au caporal chef de poste qui, à son tour, les moucharde au lieutenant. Nous en subissons toujours les conséquences...

Durant les interminables heures que nous remuons le foin, nous avons trouvé une distraction. Nous consultons notre pouls, et faisons des concours de pulsations. Vers quatre heures du soir, nous battons tous entre 40 et 42 à la minute. Quelques-uns n'ont que 38. Le soir, après le jus, nous faisons de 50 à 55, et c'est tout.

Et toujours les faucheuses mécaniques fonctionnent et toujours à perte de vue les prairies s'étalent. L'horizon est plat. Seuls, des boqueteaux coupent le paysage morne de leurs bandes noires. Dans chacun de ces boqueteaux était une ferme russe; maintenant, toutes sont incendiées. Il n'en reste plus que le pignon maçonné où était la cheminée qui monte vers le ciel entre les branches noircies des arbres du verger. Les jardins, tout autour, sont funèbres; les orties, les ronces et les herbes folles ont poussé sauvagement sur les plates-bandes, comme pour se venger, elles aussi. Toutes sortes de débris de meubles, d'instruments agricoles jonchent le sol, où l'herbe brûlée n'a pas repoussé. Partout, dans la campagne déserte, les habitants ont reculé avec les troupes russes. Puis, des lignes de tranchées, dans les fossés des trous d'hommes pour tirailleurs, de grands entonnoirs de marmites, des tombes... dans les champs, au bord des chemins.



Dans quelques fermes encore debout, les Allemands se sont installés, ont amené des animaux de basse-cour, cultivent et font cultiver par les prisonniers russes pour les besoins de leurs troupes. Car cette région a été complètement évacuée par la population, et il nous est impossible, dans ce désert, de nous rien procurer.

Cet après-midi, nous venions d'arriver dans un nouveau pré, pour faner et, après avoir déposé nos manteaux, le râteau à la main nous dirigeons vers le tas de foin. Des hurlements: un «major» commandant, surveillant le travail agricole, a surgi en tapinois d'un petit bois. À cheval, il arrive sur nous. Sentinelles affolées.

«Pourquoi ces gens-là ne travaillent-ils pas?»

C'est «Nâhh» qui, le plus vieux, est chef de corvée.

«Je ne sais pas, monsieur le major.»

— Ils ne font, jamais rien?

— Jawohl, Herr Major. (Parfaitement, monsieur le major).

— Ce sont, des feignants.

— Jawohl, Herr Major. »

Les talons joints, les bras en ailes de pigeon, la tête rejetée en arrière, «Náhh» est tout raide, mais tremblote de parler à un «officier». Après, nous lui demandons pourquoi il n'a pas dit la vérité, pourquoi il s'est laissé eng..., puisque nous venions tout juste d'arriver là pour nous mettre au travail. Il s'effare :

«Est-ce que je pouvais, moi, un soldat, faire une observation à un «major» en colère ! Il m'aurait dit : «Avale ta langue, maudit chien de cochon !»

Alors, demain, nous serons tous privés de soupe. La ration du jour sera confisquée : c'était justement le riz !

Venant des sentinelles, le bruit court que les États-Unis veulent déclarer la guerre à l'Allemagne ? Ça les fait rire.

Nous avons pu trouver des pommes, des groseilles, ces fruits sont encore tout verts. Mais on les fait cuire. C'est tout de même atrocement dur, et on en fait une bouillie avec le pain KK. Des champs de pommes de terre sont en fleurs ; avec mille ruses, on parvient parfois à en déterrer quatre ou cinq grosses comme des noix... Manger..., manger...

Les jours s'ajoutent aux jours, interminablement.

Le canon tonne souvent, les grosses pièces ponctuent leurs coups. Il y a des feux en «roulements de tambour» durant des matinées entières. Les sentinelles hochent la tête. «Nix gut». Les jeunes regardent, pensivement vers là-bas... À quand leur tour ? Naturellement, nous apprenons que ce sont toujours des victoires allemandes. Mais les nuits suivantes, il y a grands mouvements de leurs convois automobiles, des ambulances-autos passent rapidement. Puis, affalées sur des camions, des troupes vannées et mornes filent vers l'arrière. Jamais nos sentinelles ne leur adressent la parole.

27 juillet. — Second arrivage de colis. Encore de la pourriture, encore le pillage. Nouvelle méthode : beaucoup ont reçu les enveloppes reficelées de leurs colis, contenant un petit papier officiel : «Tant de boîtes de conserve confisquées. Poste de Münster II». Nous n'avons plus d'espoir que dans les biscuits.

Avec nos barbes incultes et nos longs cheveux, nous prenons des faces de sauvages. Les joues creuses et les yeux brillants, dans nos vêtements qui se dépenaillent, le soir, assis entre nos fils barbelés, nous fumons des pipes de fleurs de trèfle séchées, soigneusement recueillies le jour. Ça sent très mauvais, mais il n'y a pas de tabac et beaucoup de moustiques. Ainsi, dans un élan de sombre gaieté, nous nous apparaissions quelquefois très rigolos. Il faut toujours être prêt à cacher sa pipe dans la poche au cas où l'Hystérique, en douceur, viendrait nous surprendre.

Dans notre vieille baraque, notre présence et la chaleur ont rendu la vie à des milliers de punaises, qui ne jeûnent plus. Nous avons déjà assez des poux. Tous les matins, au réveil, il faut se mettre nus, puis c'est la chasse dans notre unique chemise, mais rien n'y fait. D'ailleurs, pour la laver, il faut attendre le dimanche, s'il ne pleut pas, et se contenter de tremper dans l'eau de la mare et frotter avec un peu de sable.

Durant les longues heures de ces jours d'été où nous allons, le râteau à la main, remuant et remuant toujours le foin, deux par deux, il est un sujet de conversations pour nous toujours passionnant et inépuisable : c'est la cuisine.

Le ventre vide, nous nous complaisons dans des évocations de plats savoureux, de recettes raffinées. Il sonne dans nos bouches des mots évocateurs de sauces rares, de succulences délicates. On se souvient des bonnes cuisines de chez nous. On se confie des recettes, on note des adresses ; chez un tel il faut manger le homard, le canard ou les tripes. Et c'est toujours l'Avenir qui nous soutient, même pour nos ventres, et qui danse devant nos yeux agrandis. Puis une sentinelle, d'un cri, dissipe tous ces fumets, tous ces mirages ; ou bien un vol de cigognes apparaît, nous inquiète et suspend nos conversations. Nous ferions volontiers un mauvais parti à celles qui peuplent la plaine. Calmes et graves, elles vont trois, quatre en tirailleurs par les prés, marchant précautionneusement ! Puis leur cou, brusquement, se détend et plonge, se relève et une houle court vivement tout le long. C'est une grenouille, qui disparaît... Quand dans le ciel elles arrivent, planant, inspectant les lieux, puis s'abattent sur un pré voisin, nous sommes «refaits» ; les grenouilles ne seront pas notre menu du soir. Ces pauvres cigognes nous sont devenues tout à fait antipathiques... Il fait faim...

12 octobre. — Immédiatement après, nous voilà brutalement empilés, cinquante par wagon à bestiaux et cadennassés. Personne ne pourra s'étendre ; difficilement, nous nous accroupissons sur nos sacs. Il y a un seau par wagon pour nos besoins. Toute la nuit, nous avons roulé, sans dormir. Nous sommes en pleine Prusse. Nous étouffons, l'air est irrespirable. La petite lucarne grillagée est insuffisante... Allenstein : les Russes, leur victoire, puis leur retraite. Nous passons en vue des fameux lacs de Mazurie. Pays bizarre : une succession de cônes de terre aux formes parfaites et de toutes dimensions, dispersés partout. Pas un pouce de terrain en friche. Eylau, Thorn. Le jour décline, nous n'avons pas une fois mis pied à terre. Le seau est plein depuis longtemps et les cahots en renversent sur nous à chaque instant le contenu. Il n'y a plus moyen de supporter le supplice de cette infection. À grands coups de ciseau à froid et de marteau, l'un de nous ouvre un grand jour carré dans le plancher du wagon. Quelques trous dans la paroi qui fait face au vent, et nous avons enfin un peu d'air et nos... commodités. Un sac de prisonnier de guerre est plein de ressources. — Bromberg. La nuit encore. Enfin une soupe. Mais on ne nous laisse pas descendre de wagon... nous parvenons à lancer le maudit seau par-dessus bord. Insomnie cruelle. Les membres ankylosés, gelés... Nous avons côtoyé plusieurs camps de prisonniers. D'abord nous ne comprenions pas. Des successions de tas de sable réguliers entourés de fils de fer barbelés, avec des sentinelles. Mais ici, dans ces plaines de Prusse, les baraques sont enfouies sous le sable. Il faut descendre en terre pour y pénétrer, une ou deux lucarnes affleurent le sol, et le toit fait un gros tas de sable, que le vent bouleverse. Nous apercevons Russes et Français. L'hiver dans ces tanières !

Kreyz. La journée est interminable. Vers le soir, un désert de sable, pas un village, pas une ville, quelques bois de sapins noirs ; puis brutalement, sans transition : Berlin. Nous arrivons par le Nord, nous contourignons lentement la ville, par ses faubourgs. Comme c'est étrange, cet entassement de hautes maisons, d'énormes monuments avec des dômes, des colonnades, des allures de cathédrales gothiques, le tout peint en rouge, en jaune-chocolat, gris : puis des usines, de vastes réservoirs comme des champignons, des ateliers tout

grouillants de monde. Les maisons que nous côtoyons laissent voir leurs intérieurs : des gens sont réunis autour des tables, des fauteuils, des lits. Nous nous arrêtons à la gare «Frankfurter-Allée»; la grande voie s'éclaire et s'enfonce dans la ville; les trams courent; les gens circulent; des femmes nous semblent élégantes. Puis une grande place militaire d'exercices transformée en champ de patates. La nuit vient, nous refaisons le trajet inverse, puis nous quittons la ville au-dessus de laquelle monte une lourde buée avec ses lumières qui s'allument. Nous roulons vers le Sud...

14 octobre. — Une heure du matin. Un petit camp, tout noir, dans le sable. On nous entasse dans une baraque à coucher par terre. Mauvais réveil, nous sommes encore en Prusse. Dans ce camp, chaque compagnie est strictement isolée des autres par des enceintes de barbelés. Pour nous, des bruits inquiétants circulent. Nous ne rentrerions pas dans nos camps. Répartis dans différentes régions, nous allons achever les récoltes de betteraves... Cette nouvelle nous abrutit. Et nos lettres, nos paquets? Nous sommes déguenillés, sordides, nous n'avons plus rien. Aucune distribution à espérer ici, les autorités ne nous connaissent pas. Alors, les représailles ne sont pas finies?

Rencontré un vieux camarade des temps de captivité; c'est un étudiant. Depuis un an, nous ne nous sommes pas revus. Il a roulé par toute l'Allemagne, de fabrique de sucre en kommando forestier; il a travaillé partout, aux mines de sel, aux cultures. Tel est le sort actuel de tous les prisonniers. Il est ici en prévention de conseil de guerre pour refus de travail et tentative d'évasion.

Wittenberg est connu : bordé de marais, c'est aussi un «Camp de la Mort». Il y eut des épidémies de typhus, de diphtérie, des fusillades. Ici règne le régime de «l'alerte». Un coup de sifflet... Tous les prisonniers dehors doivent bondir dans les baraques, car aussitôt les sentinelles tirent... Tout autour du quadrilatère formé par le camp, un grand chemin de ronde; à ses angles, les huttes de terre, car, lors d'une alerte, les sentinelles ayant tiré, des balles se perdirent en ville, blessant des civils.

On dit qu'une commission médicale suisse va passer dans tous les camps pour trier les malades et visiter particulièrement les «représailles». Si c'était vrai?

La nourriture est infecte. Les habitants du camp ne reçoivent leurs paquets que deux fois par semaine avec des retards considérables; il y a de nombreux vols, la censure s'exerçant en dehors de leur présence. Ici, comme Français, il y a surtout des sous-officiers rebelles au travail volontaire. Ils sont en «représailles», et toutes les six semaines on les change de camp. Aussi lettres et paquets courent-ils toujours après eux... D'autres «représailles» de Russie sont arrivés. Puis, par groupes de 250 à 300, on nous expédie dans des camps de Prusse. Cafard, cafard.

Pendant deux heures, nous avons roulé dans un pays encerclé et hérissé de cheminées d'usines, sifflant, bavant leurs fumées jaunes et noires. La mine est là, et une fabrique de «briquettes» devant nous, au bord d'un grand trou. Trois gigantesques cheminées, des tourbillons de fumée rousse, sulfureuse, qui pique la gorge; de brusques lueurs enflamment les vitres. Du sommet de l'usine, un plan incliné plonge en terre. Dans un grand bruit de ferraille et de

chaîne, les wagonnets montent et descendent. Un grondement continu, des ronflements, des crissements, des pffuittements de vapeur, et des coups de sifflet. Tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, est couvert d'une poussière brune. Dans l'enceinte même de la fabrique, la cité ouvrière est en construction. On nous y installe au milieu des plâtras. Nous n'avons pu encore communiquer avec aucun des camarades qui travaillent ici. Nous sommes seulement avertis que nous aurons le jus demain matin à cinq heures et demie et travail à six heures, en relève de l'équipe de nuit, jusqu'à six heures du soir!...

La nuit est venue et n'interrompt pas le tintamarre de la fabrique. Enfermés dans les petites maisons, deux sentinelles nous gardent, Nous couchons par terre. Nous avons la consolation de nous retrouver là, entre vieux camarades depuis le début compagnons de représailles. Nous en avons vu de rudes jusqu'à présent, il faut songer à se tirer de là. Mais la situation est mauvaise et compliquée.

Il est résolu que nous refuserons de travailler. La fabrique trépide à côté de nous, nous nous endormons dans ce ferraillement, que coupe, à certaines heures, la plainte lugubre de la sirène... Réveil. Le jus à peine avalé, les sentinelles nous emmènent dans le trou, par le plan incliné...

Il fait encore nuit, quelques lampes électriques percent le brouillard humide. Nous sommes très calmes et très décidés. Une cabane ondulée; lo contremaître vient pour nous répartir entre les ouvriers civils qui nous attendent. Le caporal chef de poste est là. Par l'interprète, nous lui faisons dire que nous refusons de travailler.

Alors il bondit, saisit le «Lebel» d'une des sentinelles et fait manœuvrer la culasse à grand fracas, en hurlant :

«Vous allez voir ça, si vous ne travaillez pas! Je sais, je sais, messieurs les Français. Nous avons les moyens de former les caractères. À droite ceux qui refusent!»

D'un bloc, nous passons tous à droite. Les sentinelles ricanent, coups de crosse, cris du caporal, du contremaître, des civils. Nous remontons. Entre le trou et la fabrique, un terre-plein, le long du plan incliné. Brutalement, les sentinelles nous font aligner sur un rang, à cinq pas d'intervalle les uns des autres. Puis nous devons mettre par terre nos capotes, nos gants ou cache-nez et rester en petite veste, au garde-à-vous impeccable, les mains aux cuisses. Deux sentinelles veillent à ce que nous ne bougions pas. Et on nous laisse là, sous le vent glacial...

Devant nous, trois petites baraques démontables, en bois, entourées de fils de fer, où logent les prisonniers travaillant déjà à l'usine. Derrière nous, le plan incliné où montent et descendent sans cesse les wagonnets; puis, dans les hangars de fer, des trottoirs roulants qui amènent sans arrêt les briquettes, les déversent et chargent automatiquement des wagons. L'énorme usine dresse ses hauts bâtiments de briques; par les baies, on aperçoit des volants qui tournent, des bielles qui luisent. Il y a de grands halètements de machines, des ronflements de moteurs et, par-dessus tout, le crépitement des briquettes qui rebondissent et cascadenent sur les tôles, en tombant dans les wagons, et le multiple ferraillement des chaînes qui remontent les wagonnets du trou.

Le vent tourbillonne et jette partout des nuages de cette poussière noirâtre qui couvre tout dans ce pays. Quelques camarades français sortent de leurs baraques tout noirs, eux

aussi, et nous saluent de loin. Ils ont l'air de fantômes. Les lampes se sont éteintes, le jour blafard est venu. Nous sommes déjà tout engourdis, les mains bleuies, le nez gelé.

Il est impossible de faire le moindre mouvement pour se réchauffer. Se porter d'une jambe sur l'autre attire immédiatement l'attention d'une des deux sentinelles, et c'est aussitôt la crosse dans les reins, les cris. L'immobilité doit être absolue.

Nous espérons bien les lasser cependant, nous tiendrons toute la journée, s'il le faut. Le caporal est venu, goguenard. Il a une grosse tête rouge, et de gros yeux blancs qu'il riboule. Un ventre énorme fait remonter sa tunique et se balance sur deux longues jambes maigres. Arrogant, il fait demander si nous voulons travailler. Non, il s'en va, l'air suffisant et calme. La sirène a hurlé. Les machines semblent s'apaiser. Un flot de Russes et de Français débouche du trou au galop, couverts eux aussi de cette suie rousse.

Les équipes de nuit se réveillent et se joignent à la colonne. On nous regarde tristement, et ils partent à la soupe de midi. Trois quarts d'heure après, toujours courants, ils repassent : un geste de la main vers nous, et on les engouffre de nouveau dans la mine.

Nous avons la sensation d'être tout raides et l'on dirait parfois que le sol nous attire invinciblement. Il faut se tendre de toutes ses forces pour ne pas tomber, regarder très loin, oublier le bruit odieux des mécaniques qui a repris, monotone, pesant. Le vent nous mord les oreilles, nous ne grelottons plus, mais il nous semble être suspendus sur nos jambes molles et douloureuses, nos pieds gourds.

Nous ne savons pas trop comment ça va se terminer, mais nous espérons que, devant notre résistance, ils désireront se débarrasser de nous, nous renvoyer au camp, nous traduire en conseil de guerre. Nous souhaitons la prison, tout, plutôt que ce bagne.

Vers quatre heures, la nuit tombe, les lampes trouent l'air sale et on les voit s'enfoncer là-bas, au fond, dans le brouillard d'où montent des grincements et des coups sourds. Nous ne pensons à rien, hallucinés par la volonté de tenir. Le froid est une douleur terrible. Il neige maintenant.

Le vent plus âpre nous colle rageusement les flocons sur la figure. Une grosse lampe nous éclaire en plein.

La neige rend plus féroces les deux sentinelles. De nouveau, le caporal vient poser sa question. Toujours non. Les camarades remontent du fond, vivement, pour la soupe. L'équipe de nuit descend les remplacer sous la neige. La fabrique recommence à gémir et à peiner. Les briquettes dégringolent toujours. Des trois petites baraques maintenant éclairées, nuls bruits, nuls rires.

Le fer règne ici implacablement, broyant toute sensation de vie humaine ; il encercle les minables baraques, il est l'argument suprême dans les mains des sentinelles, la fabrique en compose sa plainte monotone. Vers huit heures, flanqué du caporal, arrive le directeur de la mine qui va inspecter le travail. Il s'arrête, ricanant :

« Pourquoi vous ne voulez pas travailler ? »

« Vous n'avez pas le droit... Nous sommes incapables d'un travail de force, tous malades, épuisés par les représailles de Russie, par la faim... Depuis trois mois sans lettres, ni colis, ni mandats, sans pouvoir donner d'adresse à nos familles, puisque nous ne sommes pas affectés au camp de

Merseburg. »

Un rire.

« Vous travaillerez demain. »

Il semble maintenant que nous passerions facilement la nuit ainsi. Nous sommes totalement engourdis. Sauf les mains, les pieds et les oreilles, nous n'avons plus la sensation de nos membres, mais de grandes douleurs aiguës nous zèbrent tout le corps. Dix heures du soir. Des sentinelles nous rassemblent, à coups de crosse, car nous sommes incapables de nous mouvoir tout de suite. Chaque geste est une souffrance. Impossible d'enfiler les manches de la capote gelée. Nous marchons comme des échassiers, en nous soutenant mutuellement. Transis et grelottants, nous ne pouvons parler.

Nous venons de passer là, immobiles, seize heures atroces. À la cantine, une bouillie de farine, puis on nous enferme dans une salle glacée, et cela, nous fait bien espérer que demain on nous renverra. Nous tombons par terre, claquants de fièvre. Maintenant, nous souffrons tous, de partout, horriblement. Un sommeil de cauchemar... Nous sommes réveillés, et c'est encore le « Voulez-vous travailler ? ». Alors ? on ne nous renvoie pas : il faut remettre ça... nous voici au garde-à-vous... La neige n'a pas fondu, il fait plus froid. De la glace pend aux fontaines. Les premiers moments sont affreux : à chaque minute, il semble qu'on va s'effondrer. D'heure en heure, on se sent fléchir : les sentinelles sont plus vigilantes, et les crosses agiles pour nous redresser à la position rigide ; mais nous irons au moins jusqu'à midi. Nous voulons... Le vent s'élève de nouveau, cinglant. C'est impossible, un supplice intolérable. Un vertige nous envahit. Plusieurs d'entre nous oscillent s'écroulent. Le caporal est revenu. Nous avons cédé...

Après tous les autres, on nous fait manger. Il nous semble tout à coup être devenus de plomb, tant nous avons de la peine à mouvoir nos membres douloureux. Nos pensées sont confuses, écrasées... Nous aussi nous avons dû subir et l'angoisse de vouloir échapper à notre sort nous étreint. Nous descendons « au fond ».

La mine proprement dite est creusée à ciel ouvert, à quarante ou cinquante mètres de profondeur. On en extrait du « lignite ». Tout autour, là-haut, les grands tas des déblais éloignent encore le ciel gris.

Le trou d'enfer est noir partout. Des machines étranges semblent travailler seules. Des dragueuses, du bout de leurs longs bras de fer, traînent leurs godets grinçants. Le long des parois, des extracteurs à vapeur, tout crachant et sifflant, par grands gestes saccadés enfoncent une benne dans le charbon, la remplissent, la basculent et la déversent dans des wagonnets.

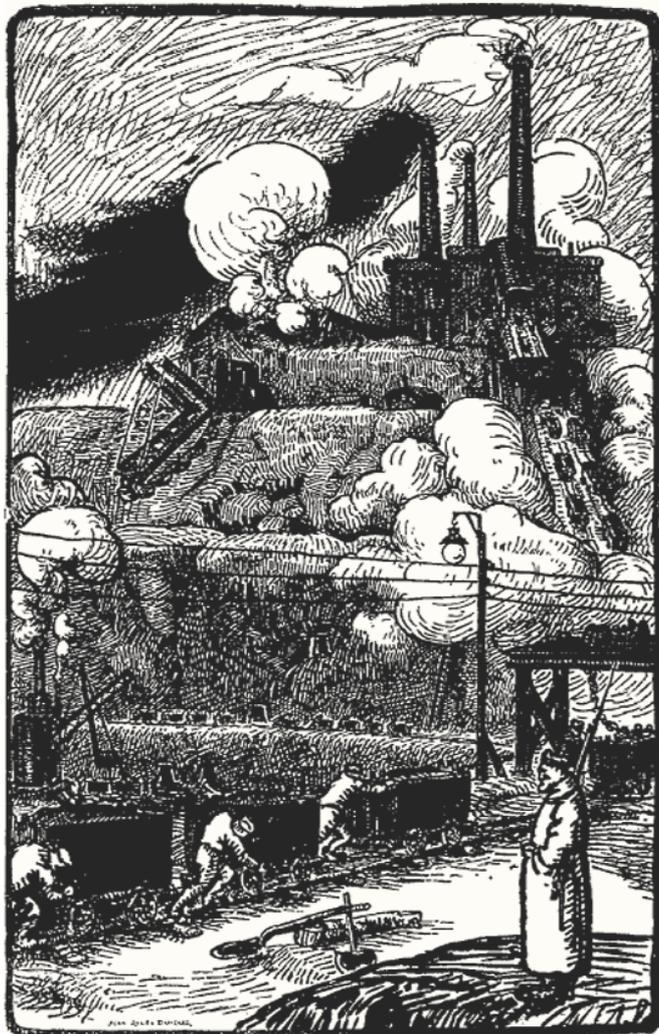
Des ombres s'agitent autour de ces monstres. Des va-et-vient de wagonnets vides et pleins courent dans tous les sens et des chaînes automatiques sans fin les prennent et les entraînent sur le plan incliné, vers la fabrique. Des pompes d'épuisement ronflent. Les galeries d'exploration s'ouvrent en tous sens dans les parois sombres et laissent voir leurs boisages. Une odeur de soufre flotte. Des feux sont allumés de place en place près des machines. Il gèle et toucher du fer est une douleur.

Les mains y restent collées. Trois cents prisonniers travaillent à la fabrique et dans le trou, par équipes de cent

cinquante de jour et de nuit, et quelque temps qu'il fasse, car les machines n'arrêtent jamais. Tous ont un travail à peu près défini.

Les uns aux machines ou dans la fabrique, les autres à la «tâche»; ceux-ci ont un nombre déterminé de wagonnets à remplir à la pelle. Nous sommes venus compléter les trois cents, et, n'ayant aucune spécialité en ces genres de travaux, nous sommes les manœuvres, les hommes de peine du chantier. Tout le jour, nous manions la pelle, mais sommes plus particulièrement employés aux gros travaux de force : transports de rails, de madriers.

Il arrive souvent, et alors ces journées sont terribles, qu'on nous fasse pousser les wagonnets, une fois pleins, jusqu'à la chaîne automatique. Sans arrêt, tout le jour, ahant dans les montées, les épaules endolories, nous pousserons et par force, car, au moindre ralentissement, l'horrible chose redescend et derrière arrivent, arrivent sans cesse les autres.



La mine : Ahanant, nous poussons les wagonnets.

Travail forcé, effrayant, qui vous broie les os et l'esprit. Malheur à qui se laisserait surprendre et happer dans cette sorte d'engrenage sans fin ! Il faut subir le mouvement perpétuel des machines, sous peine d'accident. Par moments, on se sent devenir enragés et, quand il gèle, les roues adhèrent tellement aux rails, semblent faire corps avec la terre !

À midi, au coup de sirène, on remonte vivement ; menés à la cantine, on avale aussitôt la maigre soupe de choux ou de pommes de terre, et deux fois par semaine une petite

tranche de viande ; puis à une heure, de nouveau on est au fond ; six heures à tirer.

Quand l'ombre descend, on tâche de se faufiler, on se cache dans des galeries. Là-haut, la fabrique trépide ; ici la ronde des wagonnets va son train ; la rumeur brutale du travail monte dans la buée rousse, traversée d'éclairs électriques et des grands rougeoiements des cendres qui se vident. Travail, ici, mot sans beauté et sans idéal pour nous ! Symbole de contraintes et de souffrances !... Les sentinelles organisent des chasses à l'homme pour nous débusquer ; chaque soir, il y a des scènes et coups de crosse ; mais tout, pour un instant de répit, lorsque, les os rompus, on n'en peut plus.

Les anciens nous racontent leur pauvre vie ; tous sont là depuis un an, dix-huit mois, deux ans. Ils ont tout fait pour tenter de se faire renvoyer. Et l'été, lorsqu'après un refus de travail, le garde-à-vous n'est plus un supplice suffisamment aggravé par le froid, on enferme le récalcitrant dans un des sous-sols de l'usine, on ouvre une conduite de vapeur et on l'éfouffe petit à petit jusqu'à ce qu'il vienne au soupirail demander grâce et se soumettre.

Ici, nul tirage au flanc possible. Pas de maladies reconnues, à moins de fièvre excessive. Le médecin civil, du village voisin, à trois kilomètres, ne renvoie au camp que ceux qui sont à toute extrémité, afin de ne pas s'attirer de réprimandes, car il est aux gages du directeur. Il n'y a que deux chances de pouvoir se tirer de la géhenne : l'évasion et l'accident. Aucune évasion hors d'Allemagne n'a encore réussi, d'ici. Toujours, le prisonnier fut repris et ramené au camp avec vingt et un jours de prison, puis aussitôt réexpédié dans un autre kommando. À tout prix, nous sortirons d'ici ; nous nous sauverons de la mine ; nous n'avons aucune réserve de vivres, nous n'irons pas loin, nous risquerons les coups de fusil ; mais, revenus au camp, faire vingt et un jours prison, cela nous semble tellement préférable.

À moins qu'il ne nous arrive un accident, main broyée ou jambe cassée ? Il y a aussi les maquillages et accidents simulés. Il faut pouvoir tenir le rôle. Alors une grande plaie bien préparée et largement apparente, une comédie bien jouée, peut donner le change : c'est le renvoi à l'hôpital du camp. Le but est atteint. Quelques-uns d'entre nous ont des recettes et commencent à les appliquer. Mais nous songeons plutôt à la fuite. Nous repérons les endroits propices à l'escalade ; nous nous renseignons sur les chemins à suivre. Il nous faut réagir, tant que nos volontés sont encore ardentes, contre l'atroce engrenage qui broie les révoltes et anéantit les forces.

Avec ce surmenage musculaire, nous souffrons farouchement de la faim : trois tartines de pain et le soir une bouillie, c'est peu, bien que le repas de midi soit, à l'heure actuelle, le maximum accordé aux travailleurs d'usine. Nous sommes maintenant absolument noirs, et nos uniques vêtements tout déchirés et imprégnés de suie et de charbon...

On nous a transférés dans une des petites baraques de bois avec tous nos autres camarades : on nous juge suffisamment matés, et incapables, à présent, de provoquer aucune rébellion ; les baraques sont immondes : cent hommes y sont empilés, les uns sur les autres ; le long des parois de bois disjointes, deux rangées de bat-flancs à deux étages ; au milieu, tout juste l'espace d'une longue table et de deux

bancs. Un poêle au centre, qui grille les pieds des habitants voisins. C'est tout. La poussière du charbon a filtré partout. Le soir, on s'endort dans une buée étouffante qui dessèche les bronches. Il est interdit la nuit de sortir, et les latrines qui sont dans la baraque se répandent sous le plancher, suintant et empuantissant tout. Mais qu'importe; aussitôt le soir, remontés et la soupe avalée, un seul désir: s'affaler et sombrer dans le sommeil, abasourdis par tous les bruits de la fabrique qui sont la hantise de nos journées et poursuivent de leur cauchemar nos nuits agitées.

Le dimanche matin, travail pour tout le monde jusqu'à midi. Entretien et réparation du fond de la mine. Alors, l'après-midi seulement, on peut se laver. Les camarades qui sont là depuis longtemps sont résignés; ils ont maudit leur sort, le jour où ils sont arrivés; ils ont résisté de toutes les façons et maintenant ils attendent jusqu'au jour où, excédés, ils tenteront un coup désespéré.

Quelques-uns comptent sur la maladie ou l'accident qui les sauvera, ou les tuera; d'autres n'ont plus la force de penser à rien. Mais le fond du caractère est si étonnamment vivace que la «gaieté», le «bon sens» de la race savent encore, aux heures les plus critiques, soutenir les cœurs et relever d'un mot rigolo les courages.

Mais, à la longue, quelques-uns succombent à leur détresse. Il en est qui deviennent fous, et ne savent plus causer, murés dans un silence farouche. Un autre ne trouve de consolation que dans la contemplation de ses «souvenirs». Sur ses maigres ressources, le pauvre diable a acheté toute une série de pipes; celle-ci pour, le père; celle-là pour l'oncle; l'autre pour le cousin.

Et surtout il y a une paire de grands ciseaux nickelés qu'il déplie soigneusement de ses papiers de soie, pour sa femme. Tous les soirs, devant ces objets, il s'abîme dans des songeries sans fin...

Pour lui, tout cela représente l'avenir. Beaucoup lisent et relisent leurs lettres, regardent leurs photos de «la maison», cherchent à oublier, s'obstinent à espérer. Combien n'ont pas voulu s'évader pour ne pas abandonner ces reliques, symboles de tous leurs désirs, de toutes leurs amours!

Nous ne sommes pas encore pliés à cette vie, nous ne nous y laisserons pas plier. Les anciens sont sceptiques.

Voilà le troisième accident parmi nous. Un coup de wagonnet dans les reins, une jambe cassée, un doigt arraché. On prétend qu'ils ont le filon.

Depuis trois jours, il neige. Tous est blanc, avec d'horri-

bles taches noires.

Nous faisons équipe maintenant avec des civils allemands. Ces gens sont d'anciens mineurs professionnels mobilisés à la mine. Nous charrions les wagons qu'ils remplissent comme des forcenés, pour toucher des primes supplémentaires. Mal nourris, ils sont d'une maigreur surprenante, et des hommes de quarante ans en paraissent cinquante et cinquante-cinq. On dirait, à les voir travailler, des squelettes infatigables, et ils nous mettent sur les boulets. Quelle vie! Contre eux, on se regimbe souvent, il y a des coups échangés; mais les sentinelles arrivent aussitôt aux cris, et alors rien à faire.

Tout est prêt pour notre fuite. Chacun de nous a brûlé ce qu'il ne pourra emporter: lettres, photos. Choses chères qui nous avaient suivis partout et qui, depuis le début, jallonnaient notre triste vie de lueurs d'espérance, de consolants souvenirs... Les tours de départ sont établis entre nous. La semaine vient de finir sans rien apporter de nouveau à notre situation. Nous attendrons encore jusqu'au 15 décembre, et puis en avant!... Il pleut et fait très froid, le vent ronfle dans le trou en cinglant sur nous l'eau glacée. Nous sommes gelés, les pieds dans la boue. Nous faisons équipe maintenant avec un mineur qui, bien que jeune, vient d'être mobilisé à la mine, comme seul survivant de six frères. Il arrive tout droit de Verdun, où il était encore avant-hier. Il nous raconte comment les Français ont repris Vaux et Douaumont et il prétend que, d'après ce qu'il pouvait voir autour de lui, les Allemands perdent 1.000 hommes par jour, là-bas. Il ne semble pas être un fervent de la guerre, il n'a plus foi en la victoire, il est surtout très content d'être revenu. Qui sera vainqueur ou vaincu ne semble pas le préoccuper. «Alles kaput», «tous foutus». Comme les vieux civils, il crie: «À bas les capitalistes, vive la social-démocratie!». «Le kronprinz est un cochon», «Camarades français». Mais comme les autres, si un contremaître apparaît, ce sont des hurlements et des plaintes contre nous, ces «maudits», qui ne voulons rien faire. Tous les mêmes... Geignants et souffrants sous le collier de force, serviles devant toute incarnation de l'«autorité», ils se laisseront passivement crever de misère, incapables de réagir contre un «ordre».

Le caporal, tout confit de sourires rageurs, nous annonce que, «par ordre», nous rentrons demain à Merseburg. Nous éclatons de joie. Enfin! Mais il faut nous convenir,... tous les camarades qui restent sont douloureux. Les sentinelles sont stupéfaites. Jamais dans une mine, on n'avait vu une Kommandantur reprendre des travailleurs!...»

Tous les croquis figurant dans cette plaquette ont été réalisés (bien souvent sur place) par l'auteur Jean-Jules Dufour.

En 4^e de couverture: «L'on se couche tel quel, n'ayant rien pour se changer.» (dessin de l'auteur).

